

## VI. LES TEXTES APOCRYPHES ET APOCALYPTIQUES

Depuis le ~IV<sup>e</sup> siècle jusqu'au Moyen Âge existait dans la production des écrits juifs et chrétiens un genre littéraire largement exploité auquel nous avons précédemment fait allusion, mais auquel nous ne nous sommes pas longuement attardés, si ce n'est peut-être quand nous avons traité du *Livre de Daniel* ; il s'agit du genre dit *apocalyptique* ; le temps est maintenant venu de le faire ici.

Le mot *apocalypse* vient du verbe grec *apokaluptein* qui signifie *découvrir* ou *révéler*. La *King James Version*, la célèbre traduction anglaise de la Bible, traduit par *Revelation* le titre de l'*Apocalypse de Jean*, le livre qui clôt le Nouveau Testament, dont nous reparlerons tout à l'heure. Le verbe *apokaluptein* correspond aux verbes hébraïques *gêlah* et *hâsaph* qui signifient *découvrir*.

Ce genre littéraire est complexe, et se complait presque constamment dans des propos que l'on serait tenté de dire échevelés ; ces textes exigent d'être lus avec la distanciation critique que réclament à l'égard de la réalité le lyrisme et les diverses formes d'écrits poétiques. Leur

interprétation littérale a entraîné jusqu'à nos jours depuis les derniers siècles du judaïsme biblique, tout au long du judaïsme rabbinique et du christianisme — toutes branches et toutes sectes confondues —, des divagations qui n'ont jamais cessé de sévir. C'est ici, plus que jamais, qu'il convient de faire appel, sans se laisser égarer, à une exégèse avertie. Jésus lui-même et saint Paul — surtout lui —, se sont laissé entraîner par les dangereux enchantements et les périlleuses dérives de ce genre littéraire.

Bien que le genre apocalyptique ait généralement fleuri dans les cultures juive et chrétienne, on peut en retrouver des traces dans ces tablettes couvertes de caractères cunéiformes, où les littératures mésopotamiennes se sont longuement exprimées, par exemple dans le mythe d'Emméduranki, précurseur de la figure d'Hénoch dont parle la Bible.

Après s'être exprimé par la bouche des trois prophètes recouverts par le nom d'Isaïe et par celle d'Ézéchiël et de Jérémie, c'est dans le *Livre de Daniel*, personnage dont nous nous sommes entretenus par ailleurs, que ce genre littéraire apparaît dans toute sa richesse. La littérature apocalyptique se caractérise, comme nous l'avons précédemment mentionné, par la prédiction des

**catastrophes naturelles et des terrifiantes épreuves qui accompagneront, croit-on, la fin des temps. Et, à ce titre, on affirmera que les écrits apocalyptiques sont associés à des prophéties *eschatologiques*, du mot grec *eskhata*, qui peut se traduire par *fins dernières*, quand, interviendra, pense-t-on, une métamorphose dans les liens qu'entretient la réalité présente avec les temps nouveaux. Ceux-ci adviendront par suite de la venue, pour les juifs, du Messie promis à leurs ancêtres, et pour les chrétiens, par suite du retour du Christ Jésus. On touche ainsi du doigt les ressemblances et les différences qui unissent et séparent les eschatologies juives et chrétiennes. Les unes sont manifestement les filles des autres. On a proposé de définir l'« apocalyptique comme la mythologisation de l'eschatologie ». Ces préoccupations se répandront tout autour du bassin méditerranéen, tout autant chez les juifs de la Diaspora, dans la chrétienté en expansion, puis chez les cavaliers et les soldats d'Allah apparus au début du VII<sup>e</sup> siècle de notre ère à la suite de la prédication de Mahomet.**

**La fin des temps n'est pas une idée qu'il est vain d'envisager, mais il convient néanmoins de passer au crible de la pensée rationnelle l'avenir des spectacles grandioses et des événements**

**bouleversants que l'imaginaire religieux s'est plu à leur associer.**

**Les astrophysiciens prévoient l'éventuelle disparition du Soleil et des planètes qui l'entourent, mais ces phénomènes ne sont appelés à se produire que dans des milliards d'années. Ils sont régis par des lois rationnelles décrites par la physique et l'astrophysique et s'accompliront, selon toute vraisemblance, dans des conditions de violence que l'on a peine à concevoir. Ces phénomènes se sont sans cesse produits tout au long de l'histoire de l'univers ; nous savons par le spectacle du ciel observé à l'aide de puissants télescopes, que d'innombrables étoiles subissent sous nos yeux les diverses phases d'une violente agonie. Les lois de la physique nous enseignent que notre Soleil sera dans un avenir fort lointain, de quelque cinq milliards d'années, nous l'avons dit, le siège de pareils événements s'accompagnant de la dispersion dans l'espace cosmique des atomes dont notre astre central et son cortège de planètes et d'astéroïdes étaient composés. Voilà ce que l'astrophysique est capable de nous enseigner, mais rien de plus, et c'est déjà beaucoup.**

**Par ailleurs, qu'advient-il entretemps de l'espèce humaine, qui nous intéresse plus que tout**

autre ? Si tout allait bien, nous pourrions prévoir et espérer que cette espèce à laquelle nous avons l'honneur, l'inconvénient et parfois même la honte d'appartenir, pourrait encore se maintenir durant quelques dizaines, voire quelques centaines de milliers d'années. Mais l'histoire de la vie sur la Terre nous apprend qu'il n'y eut jamais d'espèces d'animaux complexes qui se soient maintenues dans un même état durant tant d'années sans évoluer vers des formes nouvelles. Quelles seraient l'allure des espèces nouvelles qui naîtraient de nous ? Nous ne saurions le dire, si ce n'est en ayant recours à nos plus extravagantes imaginations.

Mais il est plus probable que notre espèce soit disparue bien avant ces milliers d'années par la faute des aberrants excès de notre conduite collective. La menace nucléaire, qui pesait si lourdement durant ce que l'on a nommé la guerre froide, n'est pas du tout écartée. Le nombre des pays qui possèdent de telles armes n'a fait que s'accroître. Il suffirait qu'un chef d'État un tant soit peu détraqué — et il n'en manque pas —, se laisse transporter par son délire pour qu'une apocalypse cataclysmique sans dragons et sans bêtes à sept têtes ne tombe sur nous ou sur nos petits-enfants. Par ailleurs, l'explosion démographique, si elle

n'est pas jugulée, risque fort d'empoisonner la planète, d'en tarir les ressources et de provoquer des pénuries meurtrières, des guerres inexorables et de néfastes et massifs déplacements de populations, dont nous sommes déjà les inquiets témoins. Enfin, on invoque parfois la possibilité qu'un astéroïde important ne vienne percuter la Terre et y provoquer la disparition d'un grand nombre d'espèces vivantes, dont celle à laquelle nous appartenons. De tels événements se sont déjà produits dans le passé de la Terre. Mais la probabilité qu'un tel cataclysme ne se produise durant une vie humaine est si faible que la sagesse nous recommande de ne pas laisser notre quiétude être exagérément troublée par une telle crainte. Les maladies, les disettes et les migrations nous menacent bien plus que les astéroïdes.

À l'échelle cosmique, la disparition de l'espèce humaine, et même de toute vie, sur notre humble petite planète serait un événement de fort peu d'importance. À notre échelle, ce serait une bien triste fin à ce qu'il faut appeler une fort étrange aventure. Et même si nous ne mourrions pas tous, il faut craindre que les conditions dans lesquelles nous nous retrouverions subirait de terribles reculs, où toutes les avancées que nous avons

**connues depuis des siècles seraient balayées pour une bien longue durée. Ces événements menaçants, aussi terrifiants que l'apparition des sept anges aux sept trompettes et des quatre cavaliers destructeurs, ne se retrouvent pas dans des apocalypses imaginées par des prophètes rêveurs, ou quelque peu délirants, mais ils sont la conséquence de ce que nous lisons dans nos journaux et pouvons voir sur les écrans de nos téléviseurs.**

**Mais ne nous laissons pas égarer dans les sombres labyrinthes de l'avenir, et revenons au peuple judéen libéré par la chute de Babylone et lancé à la redécouverte du sens de son destin, et à la littérature apocalyptique qui accompagnera cette redécouverte. Nous l'avons déjà mentionné : en dépit de l'épreuve que représentait pour le peuple judéen l'exil à Babylone, cet étroit contact avec une puissante culture étrangère, en même temps que la résistance aux effets dissolvants de cette culture, furent l'occasion d'une transformation du judaïsme traditionnel et l'occasion d'un bond en avant qui forgera les traits dont s'alimenteront jusqu'à nos jours les multiples aspects de son histoire. En dépit des défis et des menaces d'émiettements et d'assimilation que la Diaspora rencontrera après la chute de son État national aux mains des Romains,**

le judaïsme sut se maintenir au gré du temps et de tous ses aléas, alors que l'Empire de Rome et les nombreuses entités politiques issues de sa dissolution se sont évanouis, pour reprendre les mots de Paul Valéry, « dans l'abîme inexorable des siècles ». Les textes bibliques, lus à l'intérieur des familles et à l'occasion de la fréquentation hebdomadaire des synagogues, furent de puissants instruments qui favorisèrent la transmission et le maintien de cette tradition religieuse et culturelle.

Nous avons rencontré dans le tome I et dans les précédents chapitres du tome II les divers genres littéraires auxquels la TaNaK doit sa rédaction. Après le récit de la création du monde, de l'apparition des premiers êtres humains et de leur destinée qui, lus à la lumière de ce que la science actuelle nous apprend, relevaient manifestement de la mythologie, le *Livre de la Genèse* nous racontait la vie des patriarches qui, à la suite d'Abraham, présidèrent à la naissance du peuple hébreu. Ces récits ne sauraient être acceptés comme ayant des fondements historiques fermes. Mais on soupçonne que se trouvent cachés derrière ces légendes des faits authentiques dont on ne saurait préciser la teneur. Des générations de conteurs populaires ont élaboré aux



crépitements des feux du soir ces récits qui, par la suite, seront transcrits et retranscrits par des écoles de scribes disparus. Ainsi naquirent les premiers livres de la TaNaK, où mythes, légendes et histoire, longuement transmis par des voies orales et écrites, formeront la matière des livres bibliques tels qu'ils finiront par se fixer, et tels qu'ils nous parviendront. Mais avec l'avancée des siècles les rédacteurs bibliques manifesteront dans la narration des faits advenus des exigences et des rigueurs plus impérieuses. L'historicité des *Livres des Macchabées* — bien qu'ils soient considérés par les juifs et les protestants comme apocryphes, c'est-à-dire non canoniques — apparaît aux chercheurs actuels beaucoup mieux fondée que celle du *Livre de Josué*, et donc beaucoup plus solidement plantée dans l'humus de la réalité.

Il serait cependant imprudent de prendre trop à la lettre une telle déclaration. Ainsi, le *Livre de Daniel*, qui aurait été rédigé au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et qui raconte des faits prétendument advenus quelques siècles plus tôt, ne saurait être considéré comme historique : il relate des événements tout à fait invraisemblables ; les uns pas plus que les autres ne sauraient être acceptés comme ayant une quelconque valeur historique. Mais l'ensemble de ces récits, qu'ils soient mythiques, légendaires ou

plus ou moins certifiés historiquement, se situe dans une perspective résolument historique que l'on retrouvera dans les livres prophétiques. La Bible veut être un récit linéaire qui se poursuit dans le temps, qui possède un commencement et une fin, bref la Bible se veut porteuse d'une religion différant de maintes autres religions antiques soumises à des théogonies (généalogies des dieux) et aux cycles monotones des éternels retours.

Cet avenir, dont les prophètes tentaient d'éclairer les arcanes prochains, ne manquait pas de préoccuper les esprits et d'exciter les imaginations, quand il s'agissait de connaître les événements qui viendraient mettre un terme à son déroulement. C'est ici qu'interviendront les récits apocalyptiques.

Des prophètes avaient prédit qu'un Messie qu'on espérait libérateur et triomphant, issu de la lignée de Jessé, père de David, régnerait à jamais sur le peuple hébreu. Ils avaient cru, et tout le peuple avec eux, que la monarchie si brillamment illustrée par David et Salomon — de nombreux exégètes actuels sont d'avis que cet éclat fut, à des fins de propagande, grandement exagéré —, se perpétuerait à jamais. Mais leur royaume avait été scindé en deux parties dressées l'une contre

**l'autre ; le Royaume du Nord avait été anéanti par les forces assyriennes, les élites du Royaume du Sud, après un sursis de quelque cent ans, avaient été déportées à Babylone et le temple de Jérusalem détruit. Le retour de Babylone ne semblait pas redonner au peuple judéen l'éclatante destinée qu'il avait espérée. La Judée demeurait une satrapie, une province vassale de l'Empire perse. Renversé par la fulgurante conquête d'Alexandre, cet empire avait été partagé entre les Diadoques, les généraux du conquérant macédonien trop tôt décédé. Devenue vassale des Séleucides qui avaient hérité de la partie asiatique de cet éphémère empire, puis dominée par les Romains, la Judée n'avait jamais retrouvé la puissance, — peut-être hypertrophiée par les légendes tissées autour des personnages de David et de Salomon — , qu'elle avait espérée. Les quatre bêtes vues par le prophète Daniel dans les chapitres 7 à 11 du Livre qui porte son nom représentent successivement les empires de Babylone, des Perses et d'Alexandre, ainsi que le royaume des Séleucides. Certains auteurs identifiaient la dernière de ces bêtes à Rome; qui s'était infiltrée dans le Bassin méditerranéen et au Proche-Orient à partir du III siècle avant notre ère. Mais, puisque ces promesses et ces espérances tardaient à se**

concrétiser, les intellectuels juifs en vinrent à penser, par un retour aux sources archaïques, que le temps était venu d'un bouleversement de la réalité, où le cours désespérant et mensonger de l'histoire serait transformé et remplacé par une éternelle réalisation des promesses anciennement prédites et espérées. Le genre apocalyptique prenait le relais du genre prophétique en venant à la fin réaliser les attentes qui s'étaient estompées et perdues dans les aléas et les labyrinthes de l'histoire humaine. Certains textes bibliques reçus comme canoniques par les juifs et les chrétiens, par exemple des écrits prophétiques extraits des livres d'Isaïe (chap. 24 à 27, 33 à 35), de Jérémie (chap. 33) d'Ézéchiel (chap. 38 et 39), de Joël (chap. 3), de Zacharie (chap. 12 à 14), de Daniel (presque partout jusqu'au chapitre 11), appartiennent manifestement au genre apocalyptique. Mais le plus grand nombre des textes appartenant à ce genre, et dont les titres se réfèrent à des personnages de l'Ancien Testament sont, d'un avis unanime des commentateurs actuels, des écrits apocryphes, dans tous les sens que l'on voudra donner à ce mot. À ce propos, des exégètes protestants du XVI<sup>e</sup> siècle, s'appuyant sur les décisions du concile juif de Yabneh, et s'écartant des traditions de l'Église catholique et des églises

orthodoxes orientales quant au concept de canonicité, donneront au mot *apocryphe* un sens différent des catholiques et des orthodoxes.

Nous entrons ici dans un domaine mouvant où des variations de vocabulaire sont susceptibles de troubler des esprits fragiles et faciles à égarer. On désignera comme *apocryphe* un écrit dont l'authenticité (concept flou s'appliquant tantôt au nom de l'auteur, tantôt au titre de l'ouvrage, tantôt au nom ou à la personne de l'auteur, tantôt à la réalité des faits évoqués) n'est pas établie, c'est ainsi que Littré définit ce mot. C'est aussi par ce mot que saint Jérôme désignait certains livres bibliques que le concile de Trente dira *deutérocanoniques* et qu'il considérera (après avoir longuement hésité) comme canoniques. Les protestants appelleront apocryphes ces textes deutérocanoniques. C'est alors qu'apparaîtra aussi le mot *pseudépigraphie* introduit par les protestants pour désigner les écrits dont ils n'admettaient ni la canonicité, ni l'authenticité.

Pour ne pas nous laisser égarer par les flottements et les ambiguïtés que ces querelles religieuses ont engendrés depuis ce temps, venons aux usages et aux données sur lesquels les exégètes sérieux d'aujourd'hui s'entendent (ou presque) et choisissons pour guides en ces

matières les trois ouvrages que la collection de La Pléiade a consacrés à ces écrits : *Écrits intertestamentaires*<sup>1</sup>, *Écrits apocryphes chrétiens, tomes I et II*. À ceux-là, il serait possible d'ajouter un tome intitulé *Écrits gnostiques*, qui comprend la traduction de manuscrits coptes retrouvés en 1945 dans les fouilles égyptiennes de Nag Hamadi. La découverte de ces manuscrits est venue enrichir la connaissance que nous avons du mouvement gnostique qui a marqué les premiers siècles du christianisme, et a continué de l'imprégner de manière souterraine jusqu'à nos jours.

## **PSEUDÉPIGRAPHES DE L'ANCIEN TESTAMENT**

Comme nous l'avons déjà mentionné, il était d'usage dans l'Antiquité, tant chez les Grecs et les Latins que chez les juifs et les Pères de l'Église, d'attribuer comme auteurs à des ouvrages dont on voulait relever le prestige les noms de personnages célèbres du passé. C'est ainsi que les noms d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, d'Élie, de David, de Salomon, d'Esdras et de bien d'autres, se verront désignés comme auteurs

---

<sup>1</sup> Ce tome est partagé en deux parties, l'une consacrée aux manuscrits dits de la mer Morte retrouvés dans des grottes à proximité de Qumran, l'autre comprenant les pseudépigraphes de l'Ancien Testament.

d'ouvrages que la critique ancienne et moderne a résolument décidé à bon droit de classer dans la catégorie des pseudépigraphes. Nous parlerons dans cette section d'écrits essentiellement produits en milieu juif (bien que des auteurs chrétiens leur ajouteront parfois des suppléments suggérés par des croyances propres à une dogmatique nouvelle en voie de formation). Il existe aussi des écrits proprement chrétiens qui attribuent à Jésus, Marie, Joseph, Pilate, Nicodème, etc. la rédaction d'ouvrages manifestement pseudépigraphiques. Nous en reparlerons tout à l'heure

Les pseudépigraphes de l'Ancien Testament présentent de l'intérêt pour les chercheurs actuels, puisqu'ils nous éclairent sur la naissance et l'essor du judaïsme rabbinique et du christianisme. Le plus ancien de ces ouvrages<sup>2</sup> est le *Livre d'Hénoch* qui aurait été rédigé entre le retour de l'exil babylonien et le début du soulèvement des Maccabées contre Antiochos Épiphane survenu en ~172. Des fragments des plus anciennes copies de cet ouvrage datant du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère ont été retrouvés parmi les manuscrits de la mer Morte.

---

<sup>2</sup> Par leurs nombreuses visions et prophéties, Ézéchiél et Daniel plus que tous autres apparaissent parmi les précurseurs canoniques du genre apocalyptique dans l'Ancien Testament.

Les derniers de ces documents sont les Apocalypses d'Esdras et de Baruch. Ces textes qui furent écrits durant la période qui suivit la destruction du second Temple de Jérusalem (en 70) reflètent le désarroi qui affligeait les penseurs juifs à la suite de cette brutale conquête des Romains et de la dispersion de ses élites. Ils prolongent les écrits sapientiaux, dont nous avons précédemment parlé, tout en s'écartant bien souvent du juridisme tatillon qui marquera certains courants du judaïsme rabbinique. Ils manifestent une sensibilité qui ne fut peut-être pas étrangère au développement de la pensée chrétienne.

Les découvertes de manuscrits faites de 1947 à 1956 dans des grottes situées sur la rive occidentale de la mer Morte et qui, selon toute vraisemblance, doivent être rattachées à la communauté essénienne vivant à Qumran à proximité de ces grottes, nous ont apporté sur le judaïsme et le christianisme de cette époque des lumières que nous ne possédions plus. Certains de ces textes et fragments proviennent d'écrits canoniques ; la conformité de ces écrits avec des livres qui nous étaient parvenus par d'autres voies est venue conforter leur authenticité. Mais il s'est trouvé bien d'autres textes : apocryphes et pseudépigraphes, qui nous étaient tout à fait



inconnus ou dont nous ne connaissions que des versions manuscrites partielles rédigées dans les langues de communautés juives appartenant à une Diaspora éloignée des sources judéennes, ou à des églises appartenant à des chrétientés premières : éthiopiennes, syriaques, arméniennes, etc. ayant des rapports distendus avec les autorités de Byzance ou de Rome.

Par exemple, le *Livre d'Hénoch* dont nous ne connaissions dans son entier qu'une version éthiopienne retrouvée au XVIII<sup>e</sup> siècle, serait une traduction effectuée dans l'Antiquité à partir d'une version grecque provenant d'un original sémitique.

Le nom de cet Hénoch, l'auteur prétendu de cet ouvrage, apparaît au *Livre de la Genèse* (5, 24). Il serait le père de Mathusalem, le recordman de la longévité humaine, et le grand-père du patriarche Noé<sup>3</sup>. Bien entendu, ces personnages, symboles importants de la tradition, ne possèdent aucune existence historiquement fondée, même s'ils se retrouvent dans la généalogie de Joseph, chaste époux de la vierge Marie, et père nourricier de Jésus. (*Évangile selon Luc*, 3, 36 – 37).

---

<sup>3</sup> C'est ce qu'affirme le *Livre de la Genèse*. Comme le chantait un air de *Porgy and Bess*, l'opéra de Gershwin, que nous citons en exergue : « It ain't necessarily so. » (C'est pas nécessairement vrai.)

En plus de la généalogie de Luc, on retrouve le nom d'Hénoch à deux autres reprises dans le Nouveau Testament. Parmi les patriarches dont *l'Épître aux Hébreux* fait l'éloge parce qu'ils se sont illustrés par leur foi, on retrouve Hénoch :

Par la foi, Hénoch fut enlevé en sorte qu'il ne vit pas la mort, et on ne le trouva plus, parce que Dieu l'avait enlevé. Avant son enlèvement, en effet, il lui est rendu témoignage qu'il avait plu à Dieu<sup>4</sup>. (*He*, 11, 5)

Le nom d'Hénoch apparaît une troisième fois dans un texte du Nouveau Testament : il s'agit du verset 14 de la très brève épître attribuée à Jude (elle n'est formée que d'un chapitre). La canonicité de cette épître fut pendant des siècles l'objet de vives discussions. Alors que la chrétienté occidentale accueillait favorablement cette épître, les églises syriaques, en particulier, exprimaient de fortes réticences à ce sujet. Jérôme attribuera ces réticences au fait que ce texte est constitué d'emprunts à des sources non reconnues par les autorités ecclésiastiques. Mêlant les faux docteurs et les impies de la plus haute antiquité à ceux des temps présents (les siens) qui travestissent le message chrétien, Jude s'écrie :

C'est sur eux aussi qu'a prophétisé Hénoch, le septième patriarche depuis Adam, en disant : « Voici que le Seigneur est venu avec ses saintes milices pour exercer le jugement universel et convaincre les impies de toutes leurs

criminelles impiétés et toutes les insolentes paroles qu'ils ont proférées contre Lui. (*Jude, 14*)

Ce verset est presque littéralement emprunté au verset (1, 9) de la version grecque du *Livre d'Hénoch*, ouvrage apocryphe dont le ton est résolument apocalyptique. Jude, auteur de cette épître, est selon Matthieu (13, 55) et Marc (6, 3) frère de Jésus en même temps que Jacques, tandis qu'il serait, selon les *Actes des apôtres* (1, 13), œuvre de Luc, le fils de Jacques. En revanche, au début de son épître, Jude se déclare frère de Jacques, sans mentionner qu'il serait en même temps frère de Jésus. Voilà ce que l'on peut lire.

Revenons au *Livre d'Hénoch*. L'histoire de la composition de cet ouvrage et l'analyse des éléments dont il est formé par suite d'un rassemblement mal étayé de fragments provenant de sources multilingues très diverses, constitue un dédale fort complexe dans lequel nous hésitons à nous aventurer. On trouvera dans les pages LXI à LXX des *Écrits intertestamentaires* de la collection de La Pléiade une analyse attentive de ces questions.

Mentionnons qu'il existe aussi un pseudépigraphe intitulé le *Livre des secrets d'Hénoch*. Le premier est parfois appelé *I Hénoch*, l'autre *II Hénoch*. Les principales sources de ce

livre épigraphe proviennent essentiellement de deux groupes de manuscrits — une version longue et une version courte —, retrouvés il y a quelques siècles dans d'obscures bibliothèques slaves. Manifestement, ces derniers manuscrits sont les traductions d'une version grecque aujourd'hui perdue. Cette traduction proviendrait elle-même d'une source sémitique que nous ne connaissons pas. Mais les tournures hébraïques que l'on découvre dans la documentation dont nous disposons, ainsi que les harmoniques du mysticisme juif qu'on y entend orientent notre regard et notre pensée dans cette direction.

Ce *Livre des secrets d'Hénoch* nous raconte un voyage que ce patriarche aurait accompli, voyage durant lequel il put parcourir et observer les multiples couches dont le monde céleste est composé.

Une dernière partie nous décrit la miraculeuse naissance de Melchisédech. Dès cette naissance, le futur patriarche qui portait sur sa poitrine le sceau du sacerdoce, louera le Seigneur en attendant qu'au quatrième jour il soit enlevé au paradis par l'archange Michel. Ce qui concorde mal avec le fait qu'il aurait vécu jusqu'à l'âge de neuf cent soixante-neuf ans, comme le dit le *Livre de la Genèse*.

Nous nous garderons bien de nous engager trop en avant dans l'ensemble de ces épigraphes de l'Ancien Testament, nous contentant de constater que ces livres répondent aux besoins de divers penseurs juifs des quelques décennies qui précédèrent, puis suivirent la conquête de Vespasien, la destruction du Second Temple et la dispersion massive des élites juives par la puissante main romaine. Souvent de façon fort maladroite et en s'abandonnant aux délires d'une imagination débridée, ces écrits tentent de combler les lacunes et les obscurités de textes reçus par la tradition. À travers ces écrits apocryphes et pseudépigraphiques apparaîtront des textes qui portent explicitement le nom d'apocalypses, tels que l'*Apocalypse syriaque de Baruch*, l'*Apocalypse d'Abraham* et l'*Apocalypse d'Élie*. Mais, en vérité, tous ces livres réunis dans la deuxième partie des *Écrits intertestamentaires* portent peu ou prou ce caractère apocalyptique, qui correspond à une préoccupation continuelle des populations et des élites judéennes, en particulier dans les périodes mouvementées de leur histoire.

Un des effets les plus manifestes de ce type d'écrits, qui vient bouleverser les relations traditionnelles entre la Terre et le Ciel, fut de transformer l'image que l'on se faisait de YaHWeH.

Alors que Dieu avait été perçu comme cet être presque familier, qui conversait dans le jardin d'Éden avec Adam et Ève qu'il avait créés de ses propres mains à la manière d'un potier, qui intervenait auprès d'Abraham pour lui faire rechercher une nouvelle patrie, et réglait ses affaires matrimoniales, afin de faire naître de ses reins deux peuples qui, par l'intermédiaire d'Isaac et d'Ismaël formeraient la nuée de ses disciples, puis apparaîtrait à Moïse au sein d'un buisson ardent et lui confierait les tables de sa Loi. Dorénavant, dans les derniers siècles qui précéderont notre ère ce dieu jadis si proche et si familier évoluera depuis sa figure initiale de divinité tribale vers une figure plus puissante capable d'étendre son autorité et sa majesté sur l'ensemble des êtres humains. Frayant la voie au Dieu du christianisme, le Dieu d'Israël se préparera à devenir un Dieu transcendant et universel régnant sur l'humanité tout entière.

C'est ainsi que, du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'au II<sup>e</sup> siècle de celle-ci, on verra, tant chez les juifs que chez les chrétiens, une abondante production d'œuvres dont les titres associaient aux mots *Lois*, *Testaments* ou *Apocalypses* des noms de personnages de l'Ancien Testament déjà vénérables ou en voie de le devenir, prédisant une

époque point trop éloignée (mais placée dans un avenir rarement précisé), où ce Dieu magnifié viendrait mettre un terme à un monde périssable et malade.

L'autorité des Lagides en Égypte et des Séleucides en Asie avait provoqué de nombreux soulèvements et rébellions dans les anciens royaumes du Proche-Orient qui subissaient le poids des chaînes provoquées par les fulgurantes conquêtes d'Alexandre le Grand. Les révoltes des Maccabées en Judée ne sont qu'une partie de séries d'événements analogues qui se produisirent dans ces régions. Cette instabilité socio-politique permit au genre apocalyptique répandu et pratiqué chez les juifs de Judée et de la Diaspora de se communiquer auprès d'autres populations soumises aux mêmes persécutions, incitant celles-ci se rebeller à leur tour et, poussées par l'exemple des Judéens, à s'adonner à l'écriture de textes à saveur apocalyptique. C'est ainsi que l'on vit apparaître en Égypte et en Asie occidentale des écrits qui, par leur style et par les terribles bouleversements qu'ils prédisaient, ressemblaient aux apocryphes apocalyptiques qui fleurissaient parmi les juifs.

On a retrouvé en Égypte deux documents qui invitent à chasser du trône cette succession de pharaons issus de la Grèce. Les *Prophéties patriotiques*, qui proviennent d'un papyrus fragmentaire, produit sous la dynastie des Ptolémées, annonce un avenir radieux marqué par la naissance d'un pharaon idéal d'origine autochtone qui régnerait à Héracléopolis, ville où, croyait-on, se trouvait la jambe droite d'Osiris, l'époux d'Isis qui avait été dépecé par son vilain frère, le dieu Seth.

Le *Conte du potier* attribuait les tribulations qui affectaient périodiquement le pays à la présence d'envahisseurs venus d'ailleurs qui soulevaient la colère des dieux. L'Égypte retrouverait sa grandeur passée quand, après de terrifiants cataclysmes, serait détruite Alexandrie, cité cosmopolite fondée par un conquérant étranger, quand les dieux d'autrefois seraient rassemblés à Memphis, devenue capitale de l'Univers sous l'autorité d'un roi venu du Soleil par l'entremise de la déesse Isis.

En Perse qui, comme Israël, était comprise dans le vaste empire asiatique des Séleucides, se détache parmi les écrits de ce type l'*Oracle d'Hystaspes*. Ce récit débute par un songe qu'interprète un jeune homme possédant le don de prophétie. Ce songe prédirait une période



d'extrême désolation accompagnée de signes qui perturberaient l'état du ciel. Mais Dieu entendra l'appel de détresse lancé par les justes et enverra un roi libérateur qui provoquera le déclin des empires qui oppriment le pays, conduira à la domination de l'Est contre les oppresseurs de l'Ouest : Grecs et Romains, alors que les méchants seront consumés par les feux du Ciel et les justes régénérés. On retrouve ce ton et ces thèmes dans un texte canonique, comme le *Livre de Daniel*, et dans de nombreux textes apocryphes, comme par exemple, les *Oracles sibyllins*. Inspirés tant par les traditions religieuses gréco-romaines que par celles des peuples de l'Asie, ces oracles et les sibylles qui les exprimaient à haute voix se multiplièrent dans le monde méditerranéen au point que les experts d'aujourd'hui se disputent sur leur nombre en voulant les compter. La Pythie de Delphes, porte-parole d'Apollon, ne fut que la plus célèbre d'entre elles. Selon le témoignage de Plutarque, le philosophe Héraclite aurait déclaré : « Mais la Sibylle, c'est d'une bouche délirante qu'elle s'exprime, sans sourire, sans ornement, sans fard, et sa voix s'exprime au-delà de mille années. »

En vérité, les écrits apocalyptiques des peuples soumis à des autorités étrangères se distinguent

des prédictions des peuples européens par des revendications politiques, mêlées à des espérances religieuses, économiques et sociales.

Souvent, comme en Israël, ces textes étaient marqués à la fois par un retour vers des croyances ancestrales et par une mutation de ces croyances tournée vers un avenir libérateur. On se retrouvait par ce moyen devant un étonnant mélange où se côtoyaient les mythes archaïques fondateurs et l'imaginaire délirant des temps à venir craints et rêvés.

## **APOCRYPHES DU NOUVEAU TESTAMENT**

À côté des écrits canoniques de cette Alliance nouvelle (la *kainê diatêkê* selon l'expression grecque créée par saint Paul) et des écrits des Pères de l'Église et des théologiens des premiers siècles, s'était développée, tant chez les Grecs que chez les Latins, une florissante littérature qui, pour des motifs divers, n'avait pas reçu le sceau officiel accordé aux plus vénérables d'entre eux. Ces motifs sont, par exemple le caractère déchaîné de leur contenu (ce qui n'a pas empêché l'*Apocalypse dite de Jean* de recevoir ce sceau d'authenticité), des récits pittoresques mais inappropriés aux

qualités que l'on entend prêter au bon petit Jésus. Ainsi dans l'un de ces évangiles apocryphes Jésus transforme en bêtes des petits camarades qui se sont moqués de lui, ou il s'occupe le jour du sabbat à façonner des oiseaux avec de la glaise, ce qui est fortement interdit en ce jour-là par la Torah. Certains textes apocryphes contredisent des passages du Nouveau Testament dont la canonicité a été préalablement admise ou ils contredisent des dogmes en voie d'élaboration par la réflexion théologique des penseurs chrétiens. Et ainsi de suite.

Par exemple, *l'Évangile du pseudo-Thomas* raconte qu'un enfant qui courait dans un village où le jeune Jésus passait heurta par mégarde son épaule. Jésus, irrité, se tourna vers lui en disant : « Tu n'iras pas plus loin. », et aussitôt l'enfant mourut. À Joseph, qui le réprimandait pour s'être comporté ainsi, Jésus répondit avec une désagréable insolence, qui tranche avec l'esprit compatissant qu'il témoignera dans les évangiles canoniques. Ces événements sont rapportés dans un texte qui, on le comprend, fut écarté de la liste des évangiles canoniques. On ne saurait se prononcer sur l'authenticité de tels récits, qui dans l'ensemble, paraissent peu vraisemblables. Néanmoins, il faut constater que ces écrits

apocryphes qui, combinés à d'autres textes de même farine, puis amplifiés, nous sont parvenus sous diverses versions rédigées dans des langues parlées par des communautés appartenant à des églises de vieilles chrétientés : syriaque, arménienne, slavonne, arabe.

Il reste que ces récits apocryphes contiennent des trésors qui ont contribué à nourrir certaines traditions solidement implantées dans nos coutumes, et dont nous avons oublié qu'elles ne reposent pas sur des récits canoniques. Par exemple, on ne saurait imaginer une crèche de Noël d'où serait absents un âne et un bœuf réchauffant de leurs haleines l'Enfant Jésus couché sur la paille d'une mangeoire. Pourtant on chercherait en vain dans les récits canoniques de la nativité de Jésus dus à Matthieu et à Luc cet âne et ce bœuf. En revanche, on les retrouvera sans peine dans l'évangile apocryphe dit de l'enfance de Jésus du pseudo-Matthieu dans l'unique verset du chapitre 14.

Or, deux jours après la naissance du Seigneur, Marie quitta la grotte, entra dans une étable et déposa l'enfant dans une crèche, et le bœuf et l'âne, fléchissant les genoux, adorèrent celui-ci. Alors furent accomplies les paroles du prophète Isaïe disant : « Le bœuf a connu son propriétaire, et l'âne, la crèche de son maître. », (*Is*, 1, 3), et ces animaux, tout en l'entourant, l'adoraient sans cesse. Alors furent accomplies les paroles du prophète Habacuq disant : « Tu te manifesteras au milieu de deux animaux. » Et Joseph et

**Marie, avec l'enfant, demeurèrent au même endroit pendant trois jours.**

**Remarquons que si la citation d'Isaïe peut être retrouvée au verset que nous avons indiqué, il est impossible d'admettre en lisant le contexte qu'elle se réfère à la naissance de Jésus et à sa présence dans une mangeoire. Quant à la référence à Habacuc, elle est introuvable dans le texte canonique que nous possédons !**

## **ÉCRITS APOCALYPTIQUES**

**Occupons-nous en un premier temps des écrits apocalyptiques jugés comme canoniques par la tradition catholique, dont le tri entre textes canoniques et apocryphes s'était fait de manière officielle et définitive à l'occasion du concile de Trente au XVI<sup>e</sup> siècle, en réaction aux réformateurs protestants qui s'étaient rangés en cette matière du côté des autorités juives réunies à Yabneh à la fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Dans le groupe des écrits du Nouveau Testament dont la canonicité est admise par l'ensemble des chrétiens, nous rangerons dans cette catégorie les discours apocalyptiques de Jésus relatés par les évangélistes, puis les propos apocalyptiques que**

saint Paul adressera aux communautés qu'il avait converties à la foi chrétienne. Enfin, nous examinerons l'*Apocalypse* dite de Jean, qui termine le Nouveau Testament et la Bible tout entière. Remarquons que si la canonicité de ces textes est rejetée par les juifs, elle est admise sans réserve par tous les grands courants protestants. À la suite, nous examinerons quelques-uns des apocryphes du Nouveau Testament sur le caractère non canonique desquels tous s'entendent, catholiques, protestants et experts non religieux.

## DISCOURS APOCALYPTIQUES DE JÉSUS

Le passage des évangiles où ces discours apocalyptiques sont les plus explicitement exposés se retrouve dans *Matthieu* 24, 3 – 36. Ces discours seront repris çà et là, et un peu moins longuement, dans *Marc* 13, 5 – 13 et dans *Luc*, 21, 8 – 19.

Lisons *Matthieu* qui m'apparaît particulièrement éclairant à ce propos :

Comme il était assis au mont des Oliviers, les disciples s'approchèrent de lui à l'écart et lui demandèrent : « Dis-nous quand cela arrivera, et quel sera le signe de ton avènement et de la fin du monde. »

Jésus leur répondit : « Prenez garde qu'on ne vous trompe. Car il en viendra beaucoup sous mon nom qui diront : « C'est moi qui suis le Christ » et ils tromperont les

**gens. Vous entendrez parler de guerres et de rumeurs de guerres, ne vous alarmez pas, car il faut que cela arrive. Mais ce n'est pas encore la fin. On se dressera nation contre nation, et royaume contre royaume. Il y aura des famines et des tremblements de terre. Et tout cela ne sera que le début des douleurs de l'enfantement.**

**Alors on vous livrera aux tourments et on vous tuera ; vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom. Un grand nombre succomberont ; ils se livreront les uns les autres et se haïront entre eux. De nombreux faux prophètes surgiront et tromperont bien des gens. L'amour se refroidira chez bien des gens par suite de l'iniquité grandissante. Mais celui qui tiendra jusqu'au bout sera sauvé. La Bonne Nouvelle du Royaume sera proclamée sur toute la terre à toutes les nations, et alors viendra la fin.**

**Lors donc que vous verrez l'Abomination de la Désolation dont a parlé le prophète Daniel, installée dans le Saint Lieu (que le lecteur comprenne !), que ceux qui seront en Judée s'enfuient vers les montagnes, que celui qui sera sur la terrasse ne descende pas dans sa maison pour prendre ses affaires, que celui qui est au champ ne revienne pas chercher son manteau ! Malheur à celles qui seront enceintes ou allaiteront en ces jours-là ! Priez pour que votre fuite ne survienne pas en hiver ou un jour de sabbat. Car il y aura alors une grande tribulation telle qu'il n'y en eu jamais depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour et telle qu'il n'y en aura jamais plus. Et si ces jours-là n'étaient pas abrégés, nul n'y échapperait ; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés.**

**Alors, si quelqu'un vous dit : « Voici que le Christ est ici, ou qu'il est là. », ne le croyez pas. Alors surgiront de faux Christs et de faux prophètes qui produiront des prodiges et de grands signes, au point d'abuser, si c'était possible, même les élus. Voici que je vous ai prévenus.**

**Si donc on vous dit : « Le voici au désert », n'y allez pas. « Le voici dans des lieux retirés », n'en croyez rien. Comme l'éclair, en effet, part du levant et brille jusqu'au couchant, ainsi en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'homme. Là où se trouve le cadavre, là se rassembleront les oiseaux de proie.**

**Aussitôt après la tribulation de ces jours-là, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées et alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme et tous les peuples de la terre s'affligeront et ils verront le Fils de l'homme venant sur les nuages du ciel**

avec puissance et grande gloire, et il enverra ses anges avec leurs grandes trompettes, qui rassembleront ses élus des quatre vents depuis le sommet des cieux jusqu'à leurs extrémités.

Du figuier apprenez cette parabole. Dès que ses branches deviennent tendres et que pousse son feuillage, vous savez que l'été est proche. Ainsi vous, quand vous verrez toutes ces choses, sachez qu'il est près de vos portes. En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera pas sans que toutes ces choses ne soient arrivées. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.

Pour ce qui est du jour et de l'heure, personne ne les connaît, ni les anges du ciel, ni le Fils, seul le Père les connaît.

Dans les semaines qui terminent la fin de l'année liturgique, puis pendant les semaines de l'Avent qui suivront, ces textes sont lus chaque année à des foules qui ne semblent guère y prêter attention.

Mais ces discours furent repris par les évangélistes Marc et Luc dans des narrations plus brèves et avec des paroles plus concises, mais qui vont dans le même sens. On remarquera que l'on ne trouve pas dans *l'Évangile selon Jean* de pareils discours eschatologiques. Il est vrai que la similitude des noms et la tradition attribuaient à un certain Jean, dit « serviteur de Dieu », la rédaction du *Livre de l'Apocalypse*, écrit canonique qui vient clore



**le Nouveau Testament. Pendant longtemps on avait identifié l'apôtre Jean, le disciple que Jésus aimait, avec le rédacteur du quatrième évangile, l'auteur des trois épîtres qui portent son nom et celui de cette fameuse Apocalypse. Il se serait réfugié à la fin de sa vie dans l'île de Patmos.**

**Les exégètes d'aujourd'hui ont depuis un bon moment cessé d'admettre le bien-fondé d'une telle attribution. On constate également qu'en dépit du ton résolument apocalyptique de cet écrit son contenu ne reprend pas les paroles de Jésus qui prédisaient le retour du Fils de l'homme, alors que les propos rapportés par Marc et Luc recoupaient d'une manière fidèle les prédictions de Jésus. Clairement, cette partie de leurs évangiles s'alimentait à une même source.**

**En revanche, Paul, persécuteur en un premier temps des chrétiens, devenu apôtre de la Bonne Nouvelle après une apparition de Jésus alors qu'il chevauchait vers Damas,**

avait joint à sa prédication la promesse d'un retour prochain du Christ. Après un terrifiant bouleversement de l'état du ciel et du cours des astres, venu clore le déroulement de l'histoire, il viendrait juger les vivants et les morts, conformément aux déclarations eschatologiques rapportées par les trois évangélistes.

Dans sa *1<sup>ère</sup> épître aux Thessaloniens*, Paul avait écrit :

Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez ignorants au sujet des morts ; il ne faut pas que vous vous désoliez comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Puisque nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, de même ceux qui se sont endormis en Jésus, Dieu les amènera avec lui. Voici en effet ce que nous avons à vous dire sur la parole du Seigneur. Nous les vivants, nous qui serons encore là pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui seront endormis. Car lui-même, le Seigneur, au signal donné par la voix de l'archange et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts qui sont dans le Christ ressusciteront en premier lieu ; après quoi, nous les vivants, nous qui serons encore là, nous serons réunis à eux et emportés sur des nuées pour rencontrer le Seigneur dans les nuages. Ainsi serons-nous avec le Seigneur pour toujours. Réconfortez-vous donc les uns les autres de ces pensées.

Quant aux temps et moments, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive. Vous savez vous-mêmes parfaitement que le Jour du Seigneur arrive comme un voleur en pleine nuit. Quand les hommes se diront : « Quelle paix ! Quelle sécurité ! », c'est alors que tout d'un coup fondra sur eux la perdition, comme les douleurs sur la femme enceinte, et ils ne pourront y échapper.

Mais vous, frères, n'êtes pas dans les ténèbres, et ce Jour ne vous surprendra pas comme un voleur. Vous êtes

tous des fils de la lumière et des fils du jour. Nous ne sommes pas de la nuit et des ténèbres. [...] Dieu ne nous a pas réservés pour sa colère, mais pour entrer en possession du salut par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous afin que, éveillés ou endormis, nous vivions unis à lui, (*1 Th*, 4, 13 – 17; 5, 1 – 10)

Paul reprendra dans diverses autres épîtres un pareil enseignement et de pareilles prédictions. C'est ainsi que les premières générations chrétiennes vivront dans l'espérance (et la crainte) d'un retour prochain du Christ venu ressusciter les morts et juger toutes et tous « avant même que ne disparaisse la génération présente. »

L'ennui viendra de ce que les nouveaux convertis de Paul : Galates, Corinthiens, Thessaloniciens, mourront, tout comme les enfants des ténèbres, emportés comme autrefois par les aléas de l'existence, le vieillissement infligé par le passage du temps et l'occurrence des mille maux qui attendent les êtres humains au détour des sentiers de la vie.

En vérité, l'habituel chaos des cataclysmes qui viennent périodiquement perturber l'ordre coutumier des choses, et déranger le train-train du quotidien continuera à se manifester. Guerres, épidémies, sécheresses, disettes, invasions d'insectes, de rats et de bêtes sauvages, inondations, tremblements de terre, raz-de-marée

ne manqueront pas d'apporter leurs lots de souffrances. Et l'on entendra des âmes bien pensantes attribuer ces épreuves à la malice de la conduite humaine, responsable, certes, de la cruauté, de la violence, de l'injustice, de la misère ordinaires et de tous les écarts du comportement humain qui alourdissent le poids des jours de leur entourage et de leurs contemporains. Mais, quand nous exerçons notre raison, nous savons bien que les cataclysmes naturels dépassent par leur ampleur les égarements du comportement humain et n'ont avec eux aucun lien de causalité.

On ne verra pas au premier siècle, tels que prédits, se produire les phénomènes annonciateurs des temps nouveaux et du retour de Jésus venu juger les vivants et les morts ; on ne verra pas le soleil s'éteindre, la lune disparaître, les étoiles tomber sur la terre. Les années et les décennies se succéderont et aucun de ces événements que Jésus et Paul avaient annoncés ne se produisait.

Depuis ces temps d'innombrables gourous, fondateurs et propagateurs de sectes prédiront à l'intention de leurs disciples des événements analogues à ceux qu'avaient annoncés les discours de Jésus et de Paul. Nous reviendrons tout à l'heure à ces textes vénérables et aux redoutables calamités dont ils se prétendent les

infaillibles annonceurs. Ni le judaïsme, ni le christianisme, ni l'islam, n'auront le monopole de ce genre de prédictions. On verra même ce que j'appellerais des prophéties séculières, au sens qu'elles n'ont pas la prétention de se rapporter à des événements et à des causes de nature proprement religieuse. J'en veux pour témoins deux annonces de fins du monde récemment révélées, qui se sont résorbées en une avalanche de vaines craintes : on les a appelé le *bogue de l'an 2000* et la *fin du calendrier maya*<sup>5</sup>.

## LE BOGUE DE L'AN 2000

En réalité, le problème auquel les informaticiens étaient confrontés relevait moins d'un *bogue* au sens propre du mot, autrement dit d'une erreur de logiciel informatique, mais plutôt d'un défaut de conception de la structure des ordinateurs et de la représentation interne des dates.

En vérité, il existe à travers le monde trois principaux modes de représentation numérique des dates : l'américaine, la britannique et l'internationale. Cette dernière est la plus rationnelle des trois, mais elle est peu répandue

---

<sup>5</sup> Il vaudrait mieux parler de la fin d'un cycle du calendrier maya.

**dans les pays anglo-saxons. Nous ne parlons pas ici des différences d'ères et de calendriers. L'uniformisation imposée par la force de la technologie occidentale avait permis d'amener l'U. R. S. S. à adopter le calendrier grégorien qui nous est familier. L'Église orthodoxe russe avait refusé de suivre ce calendrier « papiste » parce qu'il avait été introduit par le pape Grégoire XIII en 1582<sup>6</sup>. De son côté, la représentation anglo-saxonne des dates suivra les grands courants de la puissance économique des États-Unis.**

**Il s'était trouvé qu'une tradition mise en place à la fin des années 50, donc aux origines de l'informatique, utilisait les deux derniers chiffres des années pour représenter celles-ci. Tout allait bien aussi longtemps qu'on demeurait dans le même siècle : l'année qui suivait 1990, représentée par 90, était représentée par 91. Mais qu'en était-il de l'année 1999, représentée par 99 ? Logiquement, suivant cette convention, l'année 2000 devrait être représentée par 00, représentation que les ordinateurs risquaient de confondre avec celle de l'année 1900.**

---

<sup>6</sup> En son temps, l'Église anglicane avait refusé de s'adapter à cette réforme conforme aux données de l'astronomie. Isaac Newton, qui s'y connaissait en astronomie, avait remarqué : « The Brits would rather disagree with the sun that agree with the pope. » (Les Britanniques aiment mieux être en désaccord avec le soleil que d'être en accord avec le pape.)

On s'était rendu compte quelques années avant la fin du siècle que cette source de confusions devait être prévenue avant que ne surviennent les conséquences qu'elle était susceptible d'entraîner. Le travail était immense, car il fallait corriger cette déficience pour l'ensemble des ordinateurs de la planète, et empêcher qu'une erreur de datation ne se propage à la manière d'un virus pathogène. Par bonheur, l'effort soutenu des chercheurs permit de prévenir les difficultés auxquels certains avait donné le nom de *bogue de l'an 2000* et aucun cataclysme ni aucune fin du monde ne vinrent ravager la planète.

## LE CALENDRIER MAYA ET LA FIN DU MONDE

À l'approche de la fin de l'année 2012, relayées par les réseaux sociaux — c'est la technologie au service des égarements de la déraison —, des rumeurs circulèrent à travers le monde voulant que le 21 décembre de cette même année, qui marquait la fin de l'un des grands cycles du calendrier maya, coïnciderait avec cette fin du monde annoncée par tant de rêveurs et tant de prophètes. Pour désamorcer ces folles rumeurs, et rassurer les

âmes inquiètes à l'affût de toutes ces vaines menaces, il fallut, que la NASA américaine et, en France, le CNRS (le Centre national de la recherche scientifique), aidés d'anthropologues spécialisés dans l'étude de la culture maya, viennent éclairer la lanterne de maints égarés.

Ce peuple de l'Amérique centrale était, tout comme les Mésopotamiens de l'Antiquité, préoccupé par les prévisions de l'avenir et tentait d'en percer les secrets. Il croyait, comme tant d'autres peuples, que ces secrets se cachaient dans les astres. C'est pourquoi ils avaient élaboré, comme leurs lointains cousins d'Asie, des connaissances importantes en astronomie, en arithmétique, dans le décompte des dates et dans l'art de construire des calendriers. Nous n'entrerons pas dans la présentation détaillée de ces connaissances, mais nous ne pouvons que rendre hommage à l'ingéniosité qu'ils déployèrent dans l'étude de ces disciplines.

Un peu à la façon dont nous assemblons les jours en mois, les mois en années, les années en siècles et les siècles en ères, le tout mêlé et associé à notre système décimal de numération, ils avaient conçu un calendrier formé de cycles imbriqués dans d'autres cycles associés à leur système de numération, système dit vigésimal qui



reposait sur la base 20. Le fait que l'année du calendrier maya était estimée à 360 jours venait quelque peu perturber la logique du système.

Mais, quoi qu'il en soit, ils avaient conçu dans la mesure du temps un grand cycle de 1 872 000 jours, qui aurait débuté en août de l'an 3113 avant notre ère. Le calendrier maya n'est pas facile à interpréter, et notre propre calendrier a subi en cours de route au moins deux réformes dues à Jules César et au pape Grégoire XIII. Quoi qu'il en soit, selon certaines évaluations, ce grand cycle devait se terminer selon notre calendrier le 21 décembre 2012, au moment du solstice d'hiver. Ce qui donna aux rêveries des adeptes du Nouvel Âge ample matière pour s'exercer. Ils en conclurent que le monde se terminerait à cette date prétendue fatidique. En vérité, les Mayas n'avaient jamais prévu que le monde prendrait fin ce jour-là, mais seulement qu'un cycle de leur calendrier se terminerait alors et qu'un nouveau cycle débiterait. De sorte que nous pûmes à la Noël de 2012 déguster sereinement nos dindes rôties et nos tourtières sans que le Ciel nous tombât sur la tête.

Même Isaac Newton, l'une des têtes d'affiche émérites de l'essor scientifique moderne, s'était intéressé à l'alchimie et à l'astrologie, et s'était

laissé égarer par des divagations mystiques qui le conduiront à des interprétations surprenantes du *Livre de Daniel*. Nul n'est parfait. Se basant sur les prophéties déjantées dont regorge le texte de ce livre, et sur les dimensions douteuses qu'on attribuait à l'ancien temple de Jérusalem, il conclura que la fin du monde devrait advenir 1260 ans après le couronnement de Charlemagne, qui eut lieu en l'an 800. Ainsi donc il nous faudra patienter encore quelques années avant de savoir s'il avait ou non raison !

Il existe à Jérusalem une bibliothèque publique qui a recueilli un grand nombre des carnets de notes où le découvreur de la gravitation universelle avait consigné ses réflexions mystiques et pseudo-scientifiques. Ces égarements n'enlèvent rien à l'éminente valeur de ses travaux en mathématiques, en physique et en astronomie et au fait qu'il ait été, avec la grand Will, l'un des plus brillants esprits auxquels l'Angleterre ait donné le jour.

Le contenu de ces carnets et cet aspect étrange de ses réflexions ont été jusqu'ici relativement peu exploités par les historiens de la pensée et par les biographes de Newton. Pourtant, il y aurait là matière à d'intéressantes publications et à des

**thèses de doctorants en quête de sujets à exploiter.**

**La Kabbale est un mouvement sectaire adapté de courants marginaux du judaïsme, qui a su capter la pieuse attention de mesdames Madonna et Britney Spears, qui y ont trouvé matière à abreuver leurs soifs spirituelles, avait prévu que la fin des temps se produirait le 10 avril 2014. Une fois encore le passage du temps qui coule vint apporter à cette imprudente prédiction son impitoyable démenti.**

**Ces vaines prédictions n'ont jamais cessé depuis l'Antiquité d'être annoncées, elles n'ont jamais cessé d'être démenties par leur proche ou lointaine non-occurrence, et, pourtant, les gourous à l'ancienne, les nouvel-âgistes et les complotistes à la moderne qui les formulent sans cesse ne se lassent jamais d'en régaler et terrifier leurs adeptes. Il faut croire qu'ils y trouvent quelque profit. Mais tout se passe comme si, ce que j'appellerais le principe de la réalité, ne fonctionnait pas pour eux. Il se trouvera toujours des poires et de poissons pour mordre à l'hameçon de leurs prédictions. Comme le disait le créateur du cirque moderne, Phileas Taylor Barnum : « There is a sucker born every minute. » (Il y a un gogo qui vient au monde à toutes les minutes.) Ce qui**

assurait d'abondantes rentrées à ses activités professionnelles. Le seul reproche que j'adresserais à cet énoncé, c'est qu'il me paraît sous-estimer le rythme de natalité des gogos.

L'ennui suprême vient de ce que ces calembredaines viennent se mêler parfois à la réalité politique et aux motifs plus ou moins secrets qui la soutiennent et la nourrissent. De longue date aux États-Unis d'Amérique, d'habiles *preachers*, démagogues formés dans des écoles où l'on enseigne une exégèse fondamentaliste, ennemie des progrès et des connaissances scientifiques actuelles, se mêlent d'appuyer des politiques conservatrices et socialement rétrogrades. Voyageant en ce pays, il suffisait naguère d'ouvrir la télévision le samedi matin pour être inondé de dessins animés et le lendemain, pour entendre les discours ravageurs des colporteurs du bon Dieu. En un jour, on était assommé par les petits *comics*, et le lendemain par les grands farceurs. Les États-Unis, l'un des pays les plus avancés au monde sur le plan de la recherche médicale, est le seul pays développé qui n'ait pas un système de santé facilement accessible à toutes les bourses. Ces pieux démagogues sont les alliés de ces politiciens qui favorisent les intérêts des plus riches et des plus

puissants au détriment des plus démunis et des plus fragiles, à rebours des prescriptions fondamentales du christianisme. Comme l'écrivait l'économiste américain John Kenneth Galbraith : « Les conservateurs sont engagés dans l'un des plus anciens exercices de la philosophie morale : chercher une justification morale supérieure à l'égoïsme. »

Il existe un ouvrage dû à la plume d'une journaliste canadienne nommée Marci McDonald qui s'est penchée sur ces questions. Elle avait durant plusieurs années au nom de la revue *Macleans* couvert la politique des États-Unis, où elle avait été envoyée par son employeur, et elle s'était intéressée à cette question de l'influence néfaste des *preachers* fondamentalistes dans la politique américaine. Une fois revenue au Canada, elle avait discuté avec des collègues de diverses allégeances politiques pour savoir s'il fallait craindre ou non que cette influence ne se répande dans notre pays. Les avis étaient partagés ; certes, les *preachers* de chez nous étaient plus discrets que les Américains et se gardaient d'intervenir trop ouvertement en matière politique. Mais, afin d'en avoir le cœur net, Mme McDonald avait creusé la question tant au Québec qu'au Canada anglais. Les résultats de ses enquêtes, que l'on trouve

présentés dans un livre intitulé *The Armageddon<sup>7</sup> Factor, The Rise of Christian Nationalism in Canada* révélèrent que la gangrène politico-fondamentaliste, était, à la faveur du gouvernement Harper, beaucoup plus répandue dans notre pays qu'il ne paraissait.

Les lecteurs impatients d'être mis au courant de ces édifiantes informations liront avec profit sur ce thème dans le numéro d'octobre 2006 d'un magazine appelé *The Walrus* (Le Morse) un article de Mme McDonald intitulé *Stephen Harper and the Theo-Cons* (Stephen Harper et les conservateurs religieux). Nous y apprendrons que des exaltés religieux, dont certains venus d'outre-frontière, avaient capté l'oreille de celui qui nous infligea pendant près de dix ans un régime politique inspiré par le conservatisme le plus épais.

C'est ainsi qu'il nous parviendra qu'un ministre du cabinet Harper chargé de s'occuper des questions scientifiques et technologiques refusait

---

<sup>7</sup> Armageddon désigne un monticule (Har Megiddo) situé au nord d'Israël, où, selon des croyances venues du *Livre de l'Apocalypse* (Ap, 16, 16) dont nous parlerons tout à l'heure, se dérouleront de mystérieux événements liés à la fin des temps. Diverses batailles s'y tinrent au cours de l'histoire du Proche-Orient. En particulier, en ~609, le roi judéen Josias y fut défait par le pharaon Nécho II. Il existe une traduction française de ce livre publiée en 2012 par les éditions Stanké sous le titre *Le facteur Armageddon : la montée de la droite chrétienne au Canada*.

d'admettre la validité de la théorie de l'évolution et croyait que la création du monde et l'apparition de l'espèce humaine étaient conformes aux récits relatés dans les premiers chapitres du *Livre de la Genèse*, et qu'ainsi Adam et Ève purent côtoyer ces dinosaures dont la Bible ne parle pas. Alors que la science nous apprend que ces monstrueuses bêtes disparurent de la terre quelques dizaines de millions d'années avant l'apparition des premiers hominidés. Ce ministre s'appelait Gary Goodyear, c'était un baptiste fervent, défenseur du créationnisme, qui croyait que la théorie de l'évolution résultait d'un complot concocté par des universitaires humanistes laïques<sup>8</sup> chargés de miner la culture chrétienne qui avait autrefois accompagné l'histoire du Canada. Il avait poursuivi des études de chiropratique, faute d'avoir réussi des études en biomécanique et en psychologie à l'Université de Waterloo, l'une des universités canadiennes les plus réputées dans les domaines des mathématiques et de l'informatique. Sous sa direction, son ministère avait subi de désastreuses coupures et de néfastes et

---

<sup>8</sup> Dans le jargon des fundamentalistes anglo-saxons, l'expression *secular humanists* désigne des êtres abominables qui favorisent l'usage de la raison, considérée par d'autres comme le meilleur instrument dont nous disposons pour scruter les propriétés de la nature et analyser les réalités sociales et politiques.

**rétrogrades décisions. Le poste de conseiller scientifique national avait été aboli, le gouvernement canadien s'était opposé à la résolution des Nations Unies visant à classer l'amiante parmi les produits dangereux, avait résilié des règlements pour protéger les pêcheries et les eaux navigables, affaibli les mesures de protection des espèces en danger. Il avait abrogé l'obligation de remplir le formulaire de recensement long, pour un échantillonnage aléatoire de citoyens, avait muselé les scientifiques à l'emploi du gouvernement, en particulier, ceux qui œuvraient dans le domaine de l'environnement, asséché les fonds mis à la disposition du projet Génome Canada, converti le Conseil national des recherches en un organisme au service étroit de l'industrie et provoqué un exode vers l'étranger de scientifiques canadiens. Bref, depuis sa création, ce ministère n'avait jamais été aussi mal dirigé.**

**Ces croyances, qui dominaient la politique du gouvernement Harper, influenceront le choix des subventions accordées aux pays du Tiers-Monde qui, pour juguler leurs problèmes démographiques, préconisent des politiques de contrôle de la natalité non conformes aux seules méthodes impraticables admises par le rigorisme de certaines Églises.**



**Surtout, ces croyances ne seront pas étrangères à la politique inéquitable à l'égard du conflit israélo-palestinien que tint le Canada harpérien. Au lieu de garder une attitude équilibrée entre les deux opposants, chez qui, pour tout observateur neutre, lucide et soucieux de justice, les deux partis possèdent l'un et l'autre des droits et des torts partagés, le gouvernement canadien, se distançant d'autres pays occidentaux, pencha unilatéralement en faveur d'Israël, au détriment des populations palestiniennes qui habitaient ce sol depuis des temps immémoriaux.**

**Mais, que voulez-vous, comme dirait Jean Chrétien, selon certaines croyances, le nord d'Israël est l'endroit du monde où dans peu de temps de maigres poignées de justes auto-proclamés recevront la couronne de gloire, au détriment des foules de mécréants qui seront précipités dans les feux de l'enfer ?**

**Quand on pense que ces aberrantes croyances guidèrent notre politique étrangère dans le complexe écheveau du Proche- et du Moyen-Orient, on ne peut que s'affliger profondément de ce triste épisode de notre histoire !**

***[Ces lignes sont écrites quelques temps après qu'à la suite d'une interminable campagne électorale, M. Harper et ses néfastes acolytes***

*eurent perdu le pouvoir aux mains des libéraux de Justin Trudeau. M. Goodyear eut l'honneur d'être battu à cette élection par le candidat libéral.]*

Mais il est temps d'analyser ce livre biblique qui fut l'objet de tant de dérives et de vaines prédictions des prophètes de tout poil.

## **L'APOCALYPSE (DITE) DE JEAN**

Ce livre, nous l'avons déjà mentionné apparaît dans les bibles chrétiennes à la toute fin du Nouveau Testament. À part quelques passages importants provenant des évangiles et des épîtres, il est le seul livre parmi les écrits canoniques chrétiens qui traite longuement de questions eschatologiques. C'est dire que les chefs de file préoccupés de ces questions qui ne manquent jamais de faire recette auprès des gobe-mouches, y trouvent une ample matière propre à stimuler leur faconde.

À plusieurs reprises, l'auteur se donne le nom de Jean et affirme habiter Patmos, île de la mer Égée, où vivaient de nombreuses communautés de l'Église primitive. La tradition identifiait ce Jean avec l'apôtre du même nom, disciple bien-aimé de

Jésus. La critique actuelle a abandonné une telle prétention. En fait, nous ne savons qui fut l'auteur de ce livre, et nous ne possédons aucun indice solide qui nous permettrait d'éclaircir cette question. Mais, nous pouvons en revanche louer l'imagination créatrice et les grandes qualités littéraires de l'auteur d'un tel texte. Celui-ci était manifestement chrétien, mais il semble s'être abondamment nourri de la littérature apocalyptique, canonique ou apocryphe, que portait la tradition judaïque.

Mais — c'est là que réside la source de tous les égarements que ce livre a suscités tout au long de l'histoire du christianisme —, la matière et le genre littéraire qu'utilise ce type d'écrits relève de procédés d'écriture qui exigent un doigté et une prudence extrêmes, quand on entend en traiter sans s'égarer dans les sombres labyrinthes de la déraison, et y entraîner ses disciples avec soi. L'auteur nous révèle et nous entrouvre les arcanes du ciel et de l'avenir en utilisant un langage pétri d'un symbolisme et d'un imaginaire de type poétique qui ose côtoyer ces matières dangereuses, mais ravissantes, que sont le mystère et le sacré, matières qui distillent largement l'étourdissante ivresse des mots et des images. En s'abandonnant à cette incomparable

ivresse, il faut savoir en même temps s'agripper aux guides, aux étriers et aux ridelles du bon sens, et conclure plus que jamais, avec Georges Canguilhem, qu'il faut prendre ici résolument le parti de la raison.

Pour bien nous faire entendre, faisons appel à deux poèmes bien connus de deux des plus célèbres poètes français du XIX<sup>e</sup> siècle : Charles Baudelaire et Paul Verlaine.

La Nature est un temple où de vivants piliers / Laissent parfois sortir de confuses paroles ; / L'homme y passe à travers des forêts de symboles / Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent / Dans une ténébreuse et profonde unité, / Vaste comme la nuit et comme la clarté, / Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants, / Doux comme les hautbois, verts comme les prairies, / Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies, / Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens, / Qui chantent les transports de l'esprit et des sens. (Baudelaire, *Correspondances*)

Votre âme est un paysage choisi / Que vont charmant masques et bergamasques / Jouant du luth et dansant et quasi / Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur / L'amour vainqueur et la vie opportune / Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur / Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau, / Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres / Et sangloter d'extase les jets d'eau, / Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres. (Verlaine, *Clair de lune*)

Égaré dans cette « forêt de symboles », un maître de secte, naïf, formé dans des écoles religieuses

peu raffinées, n'ayant reçu qu'une formation culturelle superficielle, ou même pas du tout, pourrait être tenté d'interpréter à la lettre ces ravissants propos et entraîner ses candides et crédules ouailles vers le pays de Brocéliande, là où on entend *réellement* sangloter d'extase les sveltes jets d'eau.

Pour bien comprendre ces textes, il faut être capable de tenir fermement entre ses mains les deux extrémités d'une chaîne où se trouvent, d'un côté, les authentiques délires de l'ivresse esthétique et, de l'autre, la raison critique permettant de comprendre et interpréter correctement les harmoniques, les fondements et les bornes de cette ivresse. C'est dans un tel état d'esprit, et muni d'une telle grille d'analyse qu'il convient d'aborder la lecture de l'*Apocalypse de Jean*.

Il est difficile de résumer ce livre échevelé et touffu qui s'étend sur vingt-deux chapitres. Les grands thèmes dont il traite sont connus (ils puisent à pleines mains au répertoire classique des livres apocalyptiques de l'Ancien Testament) : les cascades de visions prophétiques, les quatre cavaliers qui ravageront la quiétude des peuples, la peste, la guerre, la famine et les animaux sauvages ; les sept sceaux, tour à tour révélés ;

**l'Antéchrist, confondant la bonne foi des fidèles, qui précédera le retour de Jésus, — à la manière dont le faux inspecteur de Gogol précède la venue de l'authentique inspecteur délégué par le gouvernement —, l'invasion des bêtes fantastiques, les anges armés de leurs trompettes, les cataclysmes et les guerres brutales qui précéderont le Jugement final. Et ainsi de suite.**

**N'en donnons que deux exemples qui nous édifieront et nous permettront de goûter à ce style ébouriffé et à ce contenu déjanté. Ces deux extraits n'offrent qu'un discret échantillon de l'ensemble des propos délirants dont ce livre est constitué.**

**Alors je vis monter de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes, sur ses cornes dix diadèmes et sur ces têtes un nom blasphématoire. La bête que je vis ressemblait au léopard, ses pattes étaient comme celles de l'ours et sa gueule comme celle du lion. Et le dragon lui conféra sa puissance, son trône et un pouvoir immense. L'une de ses têtes était comme blessée à mort, mais sa plaie mortelle fut guérie. Émerveillée, la terre entière suivit la bête, et l'on adora la bête en disant : qui est comparable à la bête et qui peut la combattre ? Il lui fut donné une bouche pour proférer arrogances et blasphèmes, et il lui fut donné pouvoir d'agir pendant quarante-deux mois. (Ap, 13, 1, 5)**

**Et l'un des sept anges qui tenaient les sept coupes s'avança et me parla en ces termes : « Viens, je te montrerai le jugement de la Grande Prostituée qui réside au bord des océans. Avec elle, les rois de la terre se sont prostitués et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de la prostitution. Alors il me transporta en esprit au désert. Et je vis une femme assise sur une bête écarlate, couverte de noms blasphématoires, et qui avait sept têtes et dix cornes. La femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, étincelait de pierres précieuses et de perles. Elle tenait dans sa main une coupe d'or pleine d'abominations, qui étaient les souillures**

de sa prostitution. Sur son front son nom était écrit, mystérieux : « Babylone la grande, mère des prostituées et des abominations de la terre. » Et je vis la femme ivre du sang des saints et des témoins de Jésus. (Ap, 17, 1, 6

Babylone symbolise ici la ville de Rome située près de la mer Tyrrhénienne, et sept représente, peut-être, le nombre de collines sur lesquelles était édifiée la ville ou le nombre d'empereurs qui se sont succédé à sa tête depuis sa fondation par César Auguste.

L'ouvrage aurait été rédigé à la toute fin du I<sup>er</sup> siècle, alors que l'implacable Domitien exerçait son autorité sur l'Empire de Rome. Il arrive qu'on ne sache plus en quel endroit l'on se trouve, alors que nous sommes trimbalés vers la Grande Prostituée qui désigne tour à tour l'antique Babylone où les Juifs furent jadis déportés, et Rome, siège des armées qui persécutent les églises naissantes. En attendant que la Jérusalem céleste ouvre ses portes aux Justes en attente. Ceux-là seront au nombre de 144 000, partagés en groupes égaux formés des tribus issues des fils de Jacob. (Ap, chapitre 7). Ce qui semble exclure les malheureux chrétiens qui appartenaient alors aux églises d'Asie, tous ceux qui les suivirent depuis lors dans leur foi au Christ et tous ceux qui, sous la houlette des *preachers* des méga-églises américano-

canadiennes sont prêts à partir vers Israël afin de participer au spectacle final, mille fois prédit, de la fin des temps. Mais en ces matières où la rigueur logique est absente, tout est possible et tout est permis, bien que, comme disait saint Paul dans la première épître aux Corinthiens, tout ne soit pas désirable.

Dans le dernier chapitre du livre où, après les terrifiantes tribulations qui caractérisent tout ouvrage apocalyptique qui se respecte, l'auteur termine par un *happy ending* hollywoodien, mais où seuls seront admis ceux dont les noms sont inscrits dans le livre de vie de l'Agneau. Malheurs aux foules qui seront demeurées sourdes aux objurgations de MM. Jerry Falwell et Pat Robertson et auront négligé de verser leurs oboles dans leurs saintes assiettes !

Alors L'Ange venu éclairer les nations en marche, tout en gardant en main le fouet des plus terribles menaces, montrera au narrateur le

« Fleuve de Vie, limpide comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau. Et il y avait au milieu de la place des arbres de Vie qui fructifient douze fois par année, donc une fois par mois, avec des feuilles capables de guérir les païens. Et il n'y aura plus de malédiction : le Trône de Dieu et de l'Agneau sera dressé dans la ville et les serviteurs de Dieu l'adoreront, ils verront sa face et son nom sera sur leurs fronts. De nuit, il n'y en aura plus ; ils se passeront de lampe ou de soleil pour s'éclairer, car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière et ils régneront pour les siècles des siècles. [...] Voici que mon retour est



proche et j'apporte avec moi le salaire que je vais payer à chacun en proportion de son travail. [...] Je déclare, moi [*ici, c'est Jésus qui parle*], écoute les paroles prophétiques de ce livre : « Qui oserait ajouter à ces paroles, Dieu lui ajoutera les fléaux décrits dans ce livre. Et qui oserait retrancher aux paroles de ce livre, Dieu lui retranchera sa part de l'Arbre de Vie et de la Cité Sainte qui sont décrits dans ce livre. ! » Le garant de ces révélations l'affirme : « Oui, mon retour est proche. » (*Ap., 21, passim*)

Ces textes ne cessèrent d'être lus depuis les années lointaines où ils furent écrits et diffusés. Ils ébranlèrent les foules qui, aux siècles des croisades, quittèrent leurs familles et leurs patries pour aller ravager les pays étrangers et ce qu'ils nommaient pieusement la Terre Sainte, où ils étaient prêts à laisser périr leurs corps et pourrir leurs dépouilles, après avoir, pour faire le compte, tué joyeusement du juif et du musulman.

Depuis la Réforme, qui vit se multiplier les surgeons issus des grandes divisions du tronc chrétien, on ne saurait compter les sectes qui se réclament de l'héritage chrétien et puisent — souvent fort imprudemment —, dans les écrits bibliques des passages qui alimentent leurs propos incendiaires. *L'Apocalypse de Jean*, tout comme d'autres écrits ou passages apocalyptiques de la Bible, attisent les feux de leurs véhéments discours.

Il suffit de se promener sur les routes et à travers les villes et villages des États-Unis pour y lire des

panneaux où des pasteurs et des sectes annoncent pour des dates bien précises, souvent toutes prochaines, le début des événements décrits dans la Bible, qui mèneront « inexorablement » vers la fin du monde.

Le malheur veut que les prédictions de fin du monde, toute précises, péremptoires et nombreuses qu'elles soient, ne se réalisent jamais. Les guerres, les catastrophes, les bouleversements, qui viennent régulièrement perturber le cours ordinaire de la condition humaine, ne manquent jamais de se produire avec une affligeante régularité. Mais le soleil, la lune et les autres astres continuent imperturbablement leurs cours habituels. Bref, la fin du monde, mille fois annoncée, n'est jamais au rendez-vous. On a analysé les réactions des ouailles qui suivent aveuglément les prédictions des gourous et des leaders religieux annonciateurs de tels événements. Certains vont jusqu'à construire des *bunkers* où ils se retirent avec leurs familles entourés de stocks de nourritures et d'appareils électroniques qui les informeront de l'état des choses qui se déroulent en surface en attendant l'occurrence de ces sublimes événements. Mais, dans la réalité, la suite de l'histoire poursuit son gros bonhomme de chemin et les cataclysmes

extraordinaires prédits par les livres pieux et les gourous qui les claironnent à tous vents ne se produisent pas. En remontant à la surface, les croyants constatent que le soleil luit, que la végétation poursuit son cours saisonnier, et ainsi de suite, bref, que les prédictions dont on les avait si généreusement gavés ne se sont pas réalisées. Il leur faut alors faire face, ainsi que leurs faux et mauvais bergers, aux dénis de la réalité. Les réactions peuvent varier. On s'attendrait à ce que devant le démenti flagrant des faits, toutes les ouailles qui ont marché à ces balivernes se détournent des aveugles guides qui les ont ainsi conduits dans l'erreur, et se jurent de ne jamais plus se laisser prendre par de pareils bobards. Il en est, les tièdes, les mous, qui comprendront qu'il en est bien ainsi et qui, blâmant leur provisoire crédulité, préféreront pour toujours les voies de la raison. Mais il en est d'autres, les purs, les vrais de vrais, qui, préférant voir ce qu'ils croyaient, en dépit des faits, continueront de croire à ce qu'ils ne voient pas. Au rebours, l'évidence n'a pas de prise sur leur pensée. Comme ce général d'une pièce de Jean Cocteau, ils pourraient se vanter de ne s'être jamais rendus, même à l'évidence. Ils sont retenus prisonniers dans des chaînes idéologiques dont ils sont incapables de se libérer. Le dernier démenti

du réel, pas plus que tous ceux qui depuis des siècles et des millénaires ont inlassablement perpétué cette pauvre comédie des erreurs, ne vient pas enfin leur révéler la vérité qu'ils ne parvenaient pas jusqu'ici, et ne parviendront pas plus dans l'avenir, à percevoir. Leur salut est à ce prix ! La prochaine fois, pensent-ils, sera enfin la bonne, si l'on peut dire !

Quoi qu'il en soit, si la fin des temps, telle qu'annoncée ne s'est pas encore produite, les signes avant-coureurs prédits ne manquent pas, et surviennent avec une douloureuse régularité.

Mais ces signes avant-coureurs, plus ou moins évidents : les guerres, les épidémies, les inguérissables maladies, les cataclysmes naturels, n'ont jamais par ailleurs cessé de se manifester depuis le moment où ils furent annoncés, sans que jamais les événements ultimes qu'ils devaient précéder, c'est-à-dire la fin des temps, la chute et l'extinction des astres et, enfin, le retour du Seigneur venu juger les vivants et les morts ne se produisent.

Dans *Humain, trop humain*, Nietzsche a écrit que « le plus grand ennemi de la vérité n'est pas le mensonge, mais la conviction ». Ces gens-là sont convaincus de posséder la vérité, les démentis de la raison et de la réalité, si nombreux qu'ils aient

été dans le passé, sont impuissants devant un tel aveuglement.

Comme nous l'avons vu par les citations que nous avons tout à l'heure relevées, il est embarrassant de constater que Jésus de Nazareth et Paul de Tarse, ces deux piliers des croyances chrétiennes, figurent en bonne place dans cette interminable procession des annonciateurs de la fin de monde. Encore eurent-ils la prudence de ne pas fixer de date précise, sous le prétexte que seul le Père connaissait le jour et l'heure. Mais ils avaient cependant ajouté que ces événements se produiraient avant que ne meurent toutes les personnes vivant au moment où ces prédictions étaient énoncées, c'est-à-dire au premier siècle de notre ère. Hélas ! le temps s'écoulait, alors que les vieillards, les cacochymes, les enfants même trépassaient, que les catastrophes qui accompagnent habituellement le cours des choses se succédaient, mais le retour du Seigneur d'une année à l'autre tardait, tardait, tardait. Devant ce désespérant retard il fallut se faire à l'idée qu'on ne sait quelle cause oubliée ou secrète était subrepticement venue brouiller les cartes. Il fallait trouver quelque chose pour dissimuler ces maladroites prévisions. Certes, en l'an 70, les troupes romaines, sous la conduite de l'empereur

Vespasien et de son fils Titus avaient conquis Jérusalem, ravagé le temple qu'on y avait jadis édifié et dispersé une partie de sa population. On voudra y voir, selon des apologètes bien-pensants, la fin du monde prédite par Jésus et par Paul. Mais il se trouve qu'en dehors des catastrophes habituelles aucune des prédictions les plus importantes, concernant les astres éteints et leurs chutes sur la terre, ni les massives résurrections des morts, ni le retour de Jésus venu départager les élus et les recalés, ni... ni... : rien de cela ne s'était réalisé. Certains se contenteront de ces vaines explications et remettront à demain la réalisation de ces promesses et de ces prédictions. Un demain qui s'avance à petits pas, et qui, comme dans la vision de Macbeth, est une histoire pleine de bruit et de fureur, « une histoire dépourvue de sens et racontée par un idiot. »

Devant la cancéreuse prolifération de ces sectes déchaînées, variantes de baptistes, pentecôtistes, évangélistes, créationnistes, etc., qui s'engendrent à qui mieux mieux les unes les autres tout en répétant les mêmes divagations, on se sent tenté de reprendre l'argumentation de Bossuet quand, écrivant en 1688 son *Histoire des variations des Églises protestantes* — et à cette époque il n'avait encore rien vu ! — il oppose au ferme tronc de

**l'Église romaine les fragiles et envahissantes mauvaises herbes de ces sectes nouvelles. Quoiqu'il en soit de la pertinence de cette dernière remarque, il serait imprudent de suivre l'évêque de Meaux dans toutes les controverses où il s'est obstinément engagé. Son attitude à l'égard de tout système de pensée qui différait du sien était en général marquée — pensons au quiétisme et au jansénisme — par une obstination, voire une mauvaise foi, de mauvais aloi.**

**Il existe dans le *Livre de l'Apocalypse* de nombreuses énigmes que bien des polémistes au cours de l'histoire se sont plu à interpréter. L'une d'entre elles se réfère aux versets 11 à 13 du chapitre 13 qui décrivent une bête mystérieuse qui serait identifiée par le nombre 666 ; certaines versions parleraient des nombres 665 ou 616. Tenons-nous-en au nombre officiel : 666. On a pensé que ce (ou ces) nombre se référait à un personnage historique bien précis. Dans l'Antiquité l'hébreu ou le grec associaient une valeur numérique à chacune des lettres de leur alphabet. Cela permit, par des astuces diverses, de déterminer quel personnage était précisément (si on peut dire) visé par ce nombre énigmatique.**

L'empereur Néron, qui avait affiché une bien vilaine figure parmi les douteux personnages qui succédèrent à César Auguste à la tête de l'Empire romain, eut le fâcheux honneur d'être désigné comme le premier porteur de ce numéro. Il avait faussement accusé les chrétiens d'être responsables du désastreux incendie qui avait ravagé la ville de Rome.

Voici comment on était parvenu à faire par la voix des nombres une telle association. Le nom de Néron s'écrivait en latin Nero Claudius Augustus et en grec ΝΕΡΩΝ ΚΛΑΥΔΙΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΣ. Essayons de trouver les valeurs numériques des lettres grecques qui composent ce nom. Nous obtiendrons N = 50, E = 5, P = 100, Ω = 800, N = 50, K = 20, Λ = 30, A = 1, Y = 400, Δ = 4, I = 10, O = 70, Σ = 200, Σ = 200, E = 5, B = 2, A = 1, Σ = 200, T = 300, O = 70, Σ = 200. Additionnons les valeurs numériques des lettres de chacun de ces trois mots, nous obtiendrons.

$$\text{ΝΕΡΩΝ} = 50 + 5 + 100 + 800 + 50 = 1005$$

$$\text{ΚΛΑΥΔΙΟΣ} = 20 + 30 + 1 + 400 + 4 + 10 + 70 + 200 = 735$$

$$\text{ΣΕΒΑΣΤΟΣ} = 200 + 5 + 2 + 1 + 200 + 300 + 70 + 200 = 978$$





Si on prend la valeur numérique des lettres qui composent le mot grec ΛΑΤΕΙΝΟΣ, qui signifie le Latin (ou le Romain), on obtiendra

$\Lambda = 30, A = 1, T = 300, E = 5, I = 10, N = 50, O = 70, \Sigma = 200,$

dont la somme est égale à  $30 + 1 + 300 + 5 + 10 + 50 + 70 + 200 = 666$  ! Encore !

Prenons le nom latin de cet empereur dont une des formes est Diocles Augustus. Considérons dans ce nom les seules lettres qui ont une valeur numérique dans la numération latine, en considérant qu'en latin les majuscules U et V étaient confondues. Nous obtenons DloCLes aVgVstVs. Ce qui nous donne la suite des valeurs numériques 500, 1, 100, 50, 5, 5, 5, dont la somme est égale à 666 ! Comme le hasard fait bien les choses !

Ce qui me rappelle le court poème qui disait :

*Si notre monde vient du hasard, / L'éclat des roses /  
Nous montre au moins / Que le hasard... fait bien les choses.*

Mais ce nombre fatidique devait être associé aux noms de bien d'autres personnages. Les adversaires à abattre avaient changé de noms, mais l'imagination des polémistes n'était pas à court de procédés

semblables pour jeter le discrédit sur de nouveaux vilains.

Au Moyen Âge, pour prouver que Mahomet était l'Antéchrist dont parlait le *Livre de l'Apocalypse*, le pape Innocent III avait utilisé le raisonnement (si on peut dire) suivant. Le nom de Mahomet peut s'écrire en grec MAOMETIS. Quand on cherche la valeur numérique des lettres qui composent ce nom, on obtient 40, 1, 70, 40, 5, 300, 10, 200, dont la somme est encore égale à 666. Il fallait s'y attendre.

Au moment des querelles suscitées par la Réforme, en revanche les polémistes protestants voulurent voir dans le pape la figure incarnée de l'Antéchrist. Pour s'en convaincre, il suffit de se livrer à l'acrobatie que voici : les papes s'étaient donné le titre de Vicaire du Fils de Dieu, qui se dit en latin Vicarius Filii Dei. En mettant en évidence, les lettres qui, en latin, possèdent une valeur numérique, on aura VICarIVs FILII Del, dont la somme nous donne  $5 + 1 + 100 + 1 + 5 + 1 + 50 + 1 + 1 + 500 + 1 = 666$ .

Pour mieux s'en convaincre, il suffisait de se rappeler qu'au moment où Martin Luther affichait ses quatre-vingt-quinze propositions à la porte de l'église de Wittenberg, le pape qui régnait à Rome s'appelait Léon X, ce qui pouvait s'écrire en latin *Leo Decimus X*. Dans ce nom, mettons en évidence les lettres qui ont

une valeur numérique en chiffres romains. Nous obtiendrons LeoDeCImVsX, ce qui donne les valeurs et la somme : L = 50, D = 500, C = 100, I = 1, V = 5, X = 10 et  $50 + 500 + 100 + 1 + 5 + 10 = 666$ .

Auparavant, un certain polémiste catholique nommé Petrus Bungus avait traduit en pseudo-latin le nom de Luther, ce qui lui avait donné LVTHERNVC. En associant tant bien que mal des valeurs numériques aux lettres de l'alphabet romain, et en commettant une erreur de calcul, il était parvenu au total de 666.

Dans *Guerre et Paix* (Livre III, 1<sup>ère</sup> partie, chapitre 19), Tolstoï affirme qu'en assignant des valeurs numériques explicitement indiquées aux lettres de l'alphabet latin, on obtiendra un total égal à 666 correspondant aux lettres des mots *l'empereur Napoléon*. Par malheur, si on utilise le code indiqué par l'auteur le total correct est égal à 661 plutôt que 666. Il est étrange que Tolstoï lui-même et l'auteur de la traduction (celle de Gallimard) que j'ai sous les yeux ne se soient pas avisés de cette erreur.

Tolstoï ajoute que si, on utilise le même code la somme des valeurs correspondant au mot QUARANTE-DEUX, on obtient (correctement) un total de 666. Selon le verset 5 du chapitre 13 du livre de *l'Apocalypse de Jean*, 42 est le nombre de mois durant lesquels la bête avait reçu le « pouvoir de proférer des paroles arrogantes et blasphématoires ». Si on ajoute

42 à 1770, l'année qui suivit la naissance du futur empereur, on arrive à 1812, année où la puissance de Napoléon commença à s'effriter.

Il m'est parvenu que le romancier de science-fiction américain Philip K. Dick avait par un codage que je ne saurais décrire associé le nombre fatidique 666 au nom de l'ex-président Richard Milhous Nixon. Mais je n'ai pas retrouvé la source ou le texte où il se livre à ce calcul. Peut-être serait-ce dans *SIVA* (Système intelligent vrai et actif) qui met en scène une rencontre entre Dieu et l'auteur ? Mais je ne l'y ai pas trouvé. Cet ouvrage de Dick, est un immense puzzle où l'Amérique des années 1970 est identifiée à la Rome du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Comme l'ensemble de son œuvre, cet ouvrage demeure énigmatique. On s'est demandé s'il s'agissait d'une gigantesque supercherie, d'une autobiographie d'un auteur atteint par un délire mystique, d'une interrogation vertigineuse sur les abîmes de la folie, d'un simple produit de l'imagination vagabonde d'un génial écrivain ? *Oui* risque d'être indifféremment la bonne réponse à chacune de ces questions. Choisissez.

On aura compris que toutes ces manœuvres visant à identifier un quelconque personnage historique à la bête 666 du *Livre de l'Apocalypse* dépendent de l'imagination, de la naïve astuce et de la patience des personnes qui se livrent à ce genre d'entreprises. Il est

en vérité futile de tenter de percer le sens de cette énigme, tout comme de chercher à lire l'avenir dans tout écrit apocalyptique ; ce genre de document ne prédit pas mieux l'avenir que les horoscopes des journaux de ce matin. Les prévisions de tous les prophètes qui ont depuis le premier siècle de notre ère — et même bien des siècles avant — prétendu prévoir l'avenir et surtout la fin du monde et le jugement final des âmes, se sont constamment heurtées aux démentis de la réalité. Rien, rien de rien, ne se produit conformément aux vaines attentes qu'ils avaient promises à ceux qui avaient la naïveté d'attendre la réalisation de leurs promesses et de leurs prévisions. Les soutiens des évangélistes conservateurs, qui entouraient Stephen Harper et appuyaient ses vaines et injustes inclinations envers Israël, se sont à leur tour terminés en queue de poisson.

## **ICONOGRAPHIE DU *LIVRE DE L'APOCALYPSE***

On ne se surprendra pas qu'un texte regorgeant de tant de scènes pittoresques faites de visions, d'apparitions et d'oracles, peuplées d'anges, de monstres et de bêtes terrifiantes, ait inspiré les artistes à l'affut de sujets dignes d'être représentés afin d'orner de leurs merveilles des lieux sacrés,

des châteaux et des résidences somptuaires, puis des musées qui en recueilleront les précieux héritages.

Ces œuvres d'art sont si nombreuses, si diverses, elles furent en leurs temps si recherchées qu'on ne saurait, dans ce livre déjà bien chargé, en faire état de manière quelque peu étendue. Il nous a fallu, l'âme déchirée, faire des choix dans une aussi abondante moisson, et nous résigner à pratiquer, comme le disait Platon, des hécatombes de possibles.

Cette thématique du *Jugement dernier* s'est révélée extrêmement féconde quand on envisage les diverses productions de l'art occidental dans lesquelles elle s'est manifestée. Citons en sus des œuvres d'art que nous avons mentionnées précédemment : les mosaïques de la chapelle haute de l'église abbatiale de Saint-Chef en Isère (XI<sup>e</sup> siècle), le tympan de la cathédrale Saint-Lazare d'Autun (XII<sup>e</sup> siècle), le vitrail de l'Apocalypse de la cathédrale Saint-Étienne de Bourges (XIII<sup>e</sup> siècle), la *Tenture de l'Apocalypse* du château d'Angers (XIV<sup>e</sup> siècle) — dont nous parlerons plus abondamment tout à l'heure —, la rose de la Sainte-Chapelle (vers 1245-1250), *Le jugement dernier*, de la cathédrale Sainte-Cécile d'Albi (1474 et 1484), les huit tapis de l'Apocalypse de Philippe

**Il d'Espagne, tissés à Bruxelles chez Dermoyen en 1553-1555, les vitraux du chœur de la Sainte-Chapelle de Vincennes, 1559.**

**Avant d'énumérer quelques œuvres artistiques choisies, répétons une remarque préliminaire qui tendra à dissiper une erreur fréquente quant à l'auteur de *l'Apocalypse de Jean*. Dans l'iconographie traditionnelle, conformément à un usage que l'on croyait solidement établi par l'exégèse du temps, Jean de Patmos, l'auteur prétendu de ce livre, était identifié à l'apôtre du même nom, que l'on croyait être le rédacteur du quatrième évangile canonique. Comme nous l'avons déjà dit, c'est une opinion que ne partagent plus de nos jours aucun des exégètes sérieux. (Il en est qui ne le sont pas, et, comme certains diables, on pourrait les appeler Légion.) Quoi qu'il en soit, guidés par la tradition les artistes qui, depuis des siècles, illustrèrent le *Livre de l'Apocalypse*, ont, constamment répandu par les titres qu'ils donnaient à leurs œuvres, cette vénérable mais incorrecte croyance.**

**Depuis une naïve mais touchante figure, datant des premiers siècles de notre ère, hélas ! quelque peu défraîchie par le temps, peinte sur les murs d'une église souterraine représentant Jean écrivant**



le manuscrit de l'Apocalypse jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, où le maître verrier Louis Comfort Tiffany exploitant le même thème, jamais les images de ce livre n'ont cessé d'inspirer les artistes de culture chrétienne.

Sur ce sujet, l'une des plus anciennes illustrations qui soit parvenue à notre connaissance provient d'un manuscrit wisigothique du XI<sup>e</sup> siècle qui, enluminé en couleurs vives mais dans un style fort naïf, montrait un ange aux ailes largement déployées apportant le livre de Jean à Laodicée, l'une de sept églises de l'Asie Mineure auxquelles était destiné cet ouvrage.

Le portail sud de la façade occidentale de la cathédrale de Reims datant des environs de l'année 1215 présente un grand nombre de statues adossées à des colonnades, qui servent à illustrer des scènes diverses du *Livre de l'Apocalypse*. En particulier, on y voit un ange qui dicte à l'auteur le texte de son ouvrage.

Avant de nous engager, plus avant, revenons à une œuvre que nous avons mentionnée dans les pages qui précèdent : la *Tenture du château d'Angers*. Il s'agit d'un ensemble de six tapisseries — le plus important qui nous soit parvenu —, chacun découpé en quatorze tableaux. Cette

tenture illustre soigneusement l'*Apocalypse de Jean*. Elle fut exécutée à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle à la suite d'une commande faite par le duc Louis I<sup>er</sup> d'Anjou auprès du lissier Nicolas Bataille, le plus célèbre de l'époque, d'après des cartons de Hennequin de Bruges, qui s'était lui-même inspiré de manuscrits enluminés. Au siècle suivant, elle fut léguée à la cathédrale d'Angers par le renommé roi René, petit-fils du duc Louis. Négligée durant des siècles, conservée dans des conditions insalubres, elle faillit disparaître.

La loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État obligera le clergé de mettre ce trésor, comme tant d'autres, à la disposition du public. De nos jours, rénovée avec soin — seuls cent quatre mètres de longueur des cent quarante qu'elle comportait à l'origine purent être récupérés —, elle fut remise à l'administration du château d'Angers, qui l'expose dans les conditions rigoureuses qu'exige l'art muséal actuel ; cette tenture représente le joyau principal du château.

Le musée Condé à Chantilly possède l'un des plus beaux manuscrits enluminés que l'on connaisse. Il s'agit des *Très Riches Heures du duc de Berry* produit par les frères Limbourg, enlumineurs néerlandais au début du XV<sup>e</sup> siècle. Le feuillet 17 de cet ouvrage nous montre Jean sur

son île accompagné de son aigle emblématique qui contemple la cour céleste où Dieu, sur son trône, bénit un Agneau placé sur ses genoux et préside une assemblée de sages assis sur deux rangs en sa présence. Des anges volettent autour de Lui, tandis que d'autres soufflent dans des trompettes qui résonnent dans les oreilles de l'auteur.

Vers 1430, le moine dominicain Fra Angelico (il s'appelait Fra Giovanni, mais la qualité de son art lui valut de recevoir ce flatteur surnom, qui lui est demeuré attaché) peignait une énorme toile (105 cm x 210 cm) intitulée *Il Giudizio terminale* (Le jugement dernier). On la retrouve au Musée national qui entoure à Florence le couvent dominicain San Marco. La toile est partagée en plusieurs parties qui représentent la cour céleste, le séjour des élus, les tombes d'où sont sortis les corps des ressuscités, les malheureux poussés vers l'Enfer et, enfin, les alvéoles infernales où mijotent les damnés. On pense que les autres parties sont dues au pinceau du maître, tandis que cette dernière, inspirée par la *Divine Comédie* de Dante, aurait été confiée aux élèves du Frère Angélique.

Le musée Memling de Bruges possède un triptyque dû à Hans, le grand maître de ce nom. Ce

triptyque, consacré à Jean le Baptiste et à Jean l'Évangéliste, peint vers 1480, ornait le maître autel de l'Hôpital Saint-Jean adjacent au musée. Le panneau droit de ce triptyque représente Jean sur son île, écrivant sur un manuscrit où l'on imagine qu'il décrit la vision céleste dont il est le témoin. Il contemple la cour céleste où le Christ, avec près de lui un agneau, est assis en majesté entouré d'une cour de vieillards.

En 1489, Jérôme Bosch (1450 – 1516) aurait peint sur un panneau de bois une vision de Jean sur l'île de Patmos, où il résidait. Jean tient dans ses mains une plume et un manuscrit, comme il était habituel dans l'iconographie de l'époque. Certains experts pensent que ce tableau n'est pas l'œuvre du maître, mais celui d'un membre anonyme de son atelier. On s'attendrait à ce que Jean soit entouré de ces êtres monstrueux qui peuplaient les toiles de Bosch, tout comme ils le faisaient dans le texte biblique. Mais ici un seul de ces êtres apparaît dans le tableau tout près de lui : il s'agit du corps d'un insecte noir surmonté d'un visage humain. On la trouve à la Gemäldegalerie (La Pinacothèque) de Berlin.

En revanche, le *Jugement dernier* de Bosch est peuplé de ces foules de petits êtres surréels qui provoquent l'enchantement des esthètes qui

contemplant ses toiles et provoquent les craintes des croyants moins avertis. Il s'agit d'un triptyque peint après 1482 sur des panneaux de bois. On le trouve à l'Académie des beaux-arts (Akademie der bildenden Künste) de Vienne en Autriche. Le panneau de gauche représente le jardin d'Éden. On voit Ève créée à partir du corps d'Adam, et l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, dans les frondaisons duquel apparaît Satan qui tend un fruit au couple nu des ancêtres de l'humanité. Le panneau central montre Dieu (ou Jésus ? on ne saurait préciser) assis sur un trône, entouré de la Vierge, de petits groupes d'élus et d'anges soufflant dans leurs trompettes. Dans la partie inférieure du panneau, fourmille un monde typique des tableaux de Bosch avec ses démons et ses supplicié(e)s. Dans le triptyque de droite, cette terrible vision se poursuit dans un impressionnant décor assombri. On comprend que ce thème ait su hanter et inspirer l'inépuisable imaginaire d'un peintre au style onirique tel que celui de Bosch.

En 1498, le puissant Albrecht Dürer nous livrait une impressionnante gravure où sont représentés les quatre cavaliers de l'Apocalypse, armés d'arcs et d'épées, qui foncent sur des coursiers lancés au galop, piétinant les malheureux fantassins tombés sous leurs sabots, tandis qu'un ange surplombe de

son vol cette terrifiante cavalcade. Bien d'autres gravures aussi fortes seront consacrées par Dürer à l'illustration de scènes extraites du *Livre de l'Apocalypse*.

Les scènes inspirées aux grands maîtres par cet ouvrage biblique ont sollicité la créativité des plus célèbres d'entre eux : Michel-Ange, El Greco, Goya, Blake, Victor Doré, Picasso. Et combien d'autres.

Disons un mot de la gigantesque fresque que peignit Michel-Ange sur le mur placé derrière le chœur de la Chapelle Sixtine. Celle-ci est consacrée à la représentation du Jugement dernier. C'est la plus connue et la plus impressionnante des œuvres d'art consacrées à ce thème.

En 1532, revenu à Rome après une longue errance à travers l'Italie, Michel-Ange se voyait confier par le pape Clément VII la tâche de remplacer par des œuvres de son cru les médiocres fresques peintes aux deux extrémités de la chapelle Sixtine. L'une représenterait la chute des anges rebelles, l'autre le Jugement dernier. Deux ans plus tard, le pape Clément décède, mais Paul III, son successeur, confèrera à Michel-Ange, le titre d'architecte, peintre et sculpteur en chef du Vatican. Accaparé par ses nombreuses tâches, le maître complètera le *Jugement dernier* en six ans

de 1536 à 1541, mais la *Chute des anges rebelles* ne verra jamais le jour.

Cette fresque qui occupe un mur de treize mètres de haut et douze de large est habitée par une multitude de quelque quatre cents personnages. Le Christ, accompagné de la Vierge, domine la fresque. Il apparaît sous les traits d'un homme jeune et vigoureux. Il possède, comme bien d'autres personnages de Michel-Ange, un corps d'athlète musclé dans les gymnases célestes, tout comme les anges soufflant à pleines joues dans leurs longues trompettes. On y voit Adam et Ève, Ésaü et Jacob réconciliés, des prophètes de l'Ancien Testament, des apôtres, des martyrs et des saints, tandis que les morts, à peine ressuscités, sont poussés par des anges vers leur Juge. À droite, les damnés, désespérés, passent des mains des anges pour être tirés vers le bas par celles des démons. On voit en bas de la fresque deux personnages empruntés non pas à la Bible, mais à la mythologie gréco-latine : Charon, le nautonier des morts qui projette les damnés dans la mer à grands coups de rame, et Minos, fils de Zeus et juge des Enfers. Le peintre l'a affublé d'oreilles d'âne et lui a donné les traits du maître de cérémonies Biagio da Cesena qui avait eu l'imprudence de critiquer l'œuvre du maître.

Les personnages aux corps contorsionnés sont emportés par de violents tourbillons. Ils étaient sortis nus, même le Christ, de la palette de Michel-Ange. Ce qui embarrassait fort le pape Paul IV, qui avait même songé à faire disparaître cet indépassable chef-d'œuvre. Par bonheur, il s'était à la fin résigné à un compromis qui consistait à confier à un peintre mineur, nommé Daniele da Volterra, la tâche de couvrir d'un chaste voile les parties intimes de certains personnages. Ce travail lui valut le ridicule d'être surnommé *Il braghettone* (Le poseur de braguettes). Jusqu'à Pie XI, pape de 1922 à 1939, plusieurs pontifes inconsolables firent ajouter çà et là de pudiques nouveaux voiles.

De 1981 à 1992, des équipes de restaurateurs reçurent la mission de retrouver les couleurs ternies par le temps que Michel-Ange avait données à sa fresque. Le résultat provoqua l'étonnement des esthètes et parfois même de vives polémiques. La vivacité des tons retrouvés, pourtant semblables à l'original, assurent les spécialistes, semblent choquer certains amateurs habitués à la tradition et à ses séculaires apparences. Il en sera de même, quand des restaurateurs voudront retrouver les couleurs originelles qui recouvraient les statues de pierre



des cathédrales médiévales, et les statues et les frises de marbre de la Grèce classique.

Sautons quelques centaines d'années et passons à William Blake, poète, peintre et visionnaire anglais qui, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, produisit dans le style féerique qui lui est propre quelques fascinantes aquarelles consacrées aux thèmes du Jugement dernier. En particulier, de 1805 à 1810, il peindra quatre aquarelles sous le titre collectif *Le Grand Dragon rouge et la Femme vêtue de soleil*. Ces œuvres avaient pour but d'illustrer le passage suivant :

Un autre signe parut encore dans le ciel ; et voici, c'était un grand dragon rouge, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes. Sa queue balayait le tiers des étoiles du ciel et les précipitait sur la terre. Le dragon se tint devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son enfant dès sa naissance. (*Ap*, 12, 2 -3)

Blake apparaît comme l'un des plus puissants précurseurs de l'art surréaliste.

La *Bible illustrée* (1866) de Gustave Doré contient six gravures consacrées à des passages du *Livre de l'Apocalypse de Jean*. Ce sont :

- 1) *Jean sur l'île de Patmos écrivant aux églises d'Asie* (*Ap*, chap. 1) ;
- 2) *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse* (ici les cavaliers sont ramenés à un seul personnage :

la Mort montée sur un cheval lancé au galop qui tient une faux au bout de son bras (*Ap*, 6, 8) ;

- 3) *La Femme et le Dragon* (*Ap*, 12, 1) Doré suit l'interprétation traditionnelle datant des Pères de l'Église selon qui cette femme serait la Vierge Marie, couronnée d'étoiles, protégée par quatre anges armés d'épées qui s'attaquent à un Dragon à la gueule dangereusement ouverte qui est identifié à Satan. (*Ap*, 12, 1)
- 4) *La chute de Babylone* (*Ap*, 18, 5) Les majestueux édifices de la ville ont été dévastés par d'invisibles ennemis ; le sol est jonché d'énormes pierres.
- 5) *Le Jugement dernier* (*Ap*, 20, 12) Après que la mer et la terre ont rendu à la vie les morts qu'elles recélaient, le Christ dans la nuée est entouré par la cohorte des élus, tandis que des anges armés d'épées projettent les damnés vers la profondeur des abîmes.
- 6) *La Jérusalem nouvelle* (*Ap*, 21, 9 - 27) Un ange debout sur un rocher montre à saint Jean le spectacle d'une Jérusalem renouvelée tout illuminée de rayonnements issus du Ciel.

Alors commencera une période de mille ans durant laquelle Satan sera enchaîné et empêché de nuire. Après quoi, délivré, il tentera à nouveau de tromper les peuples de Gog et de Magog et, après une dernière période de tribulations, il sera à jamais précipité au creux des enfers. Ainsi, l'histoire du monde et du salut des êtres humains atteindra avec les derniers mots de la Bible un *happy ending* (au moins pour les sauvés) qui seront à jamais plongés dans la joie. Du moins, si on en croit le Livre. Mais ceci, comme dirait Kipling, est une autre histoire !

Au XX<sup>e</sup> siècle furent produites sur ce thème deux œuvres fort impressionnantes.

Il s'agit d'abord d'un livre pesant quelque 210 ! kilos réalisé en 1960 sous le banal titre de *L'Apocalypse de Jean* par Joseph Foret (1901 – 1991), marchand d'œuvre d'art. On dit qu'il serait le livre le plus lourd et le plus cher au monde. Il fut illustré par Bernard Buffet, Jean Cocteau, Salvador Dali, Leonor Fini, Léonard Foujita et Ossip Zadkine et accompagné d'essais rédigés par Émile Cioran, Jean Cocteau, Daniel-Rops, Jean Giono, Jean Guilton, Ernst Jünger et Jean Rostand.

Né à Moscou en 1967 dans une famille d'origine arménienne, Serge Chamchinov abandonne à 22

ans la carrière d'ingénieur chimiste pour la littérature et les beaux-arts. Il quitte la Russie pour s'installer en Basse-Normandie. Avec son épouse, Anne Arc, il se lance dans la conception de livres d'artistes. En 2010, il produira en douze exemplaires un ouvrage intitulé *Sept Tonnerres*, formé d'extraits du livre de l'*Apocalypse de Jean*, calligraphiés à l'encre de Chine et illustré d'aquarelles de son cru.

Il consacrera d'autres livres d'art de mêmes types au *Faust* de Goethe, au *Bateau ivre* de Rimbaud, aux *Pensées* de Pascal, au *Château* de Kafka. Il produira le *Livre d'Icare* en hommage à Henri Michaux et René Magritte, la *Forêt de Brocéliande*, extraits des œuvres de Chrétien de Troyes, et des livres d'art en hommage à Poe, Hugo et Proust. Comme ces ouvrages sont fort coûteux et destinés à des collectionneurs huppés, on comprendra qu'ils soient peu répandus et leur concepteur peu connu.

## **LE LIVRE DE L'APOCALYPSE, LA LITTÉRATURE, LA MUSIQUE ET LE CINÉMA**

L'écrivain, journaliste et homme politique espagnol Vicente Blasco Ibáñez (1867 – 1928)

écrivit en 1916 un roman intitulé *Los cuatro jinetes del Apocalipsis* (Les quatre cavaliers de l'Apocalypse). Il est considéré comme l'un des plus importants romanciers de la littérature espagnole des temps modernes. Son style naturaliste le rapproche d'Émile Zola.

Ce roman fut porté au cinéma à deux reprises : en 1921 par Rex Ingram au temps du cinéma muet, et en 1962 par Vincente Minnelli, qui montre que son talent ne le confinait pas à la seule création de films de comédie musicale auxquels il s'était jusqu'alors limité.

Le roman se passe durant la Première Guerre mondiale, et repose sur les antagonismes qui déchirent une famille dont les membres sont partagés entre les deux camps belligérants. Le seul lien qui rapproche ce récit de l'*Apocalypse de Jean* vient de l'horreur que provoquent les épreuves de la guerre qui dévore les individus, les familles et les peuples. La Mort, partout présente, représente à elle seule chacun des cavaliers mortifères du livre biblique.

La seule différence entre le cadre du roman de Blasco Ibáñez et celui du film de Minnelli vient de ce que le conflit qui oppose les familles ennemies se situe durant la Seconde Guerre mondiale plutôt qu'à la Première.

Sous la plume d'Eli Esseriam, infirmière française, les éditions Matagot — maison spécialisée dans la publication de jeux de rôles et de romans de type *fantasy* — publient une saga en cinq tomes intitulée *Apocalypsis*, consacrée aux quatre cavaliers (qui, mieux que les trois mousquetaires, sont au nombre de cinq !). À ceux que nous révèle le livre biblique s'ajoute un cavalier blanc, nommé Alice, qui nous fera visiter un monde presque aussi étonnant que le pays des merveilles jadis visité par sa célèbre homonyme.

La série en dix albums de bandes dessinées d'Anne Robillard intitulée A. N. G. E. (Agence nationale de gestion de l'étrange) — les illustrations sont de Cristi Pacurariu —, traite de sujets de science-fiction dont certains épisodes sont empruntés au *Livre de l'Apocalypse*.

Au cinéma, le film dont le titre rappelle le plus manifestement le lien avec le livre biblique fut *Apocalypse now*, film de guerre produit en 1979 par le cinéaste américain Francis Ford Coppola. Ici encore ce qui rapproche le film avec le livre de la Bible n'est pas le contenu, mais avant tout, l'extrême violence et la déshumanisation progressive des personnages.

Le cinéaste transpose dans le décor de la guerre du Vietnam un récit dû au romancier anglais Joseph Conrad intitulé *Heart of Darkness* (Au cœur des ténèbres). Ce bref écrit relate le voyage d'un jeune officier de la marine marchande britannique à la recherche de Kurtz, le directeur d'un comptoir belge dont on est depuis longtemps sans nouvelles. À mesure que le navire s'avance sur un fleuve de l'Afrique équatoriale vers la jungle la plus profonde, on est progressivement plongé dans les aspects les plus terrifiants de la sauvagerie. Kurtz, qui fut jadis un idéaliste raffiné, s'est transformé en un chef tribal sans pitié, exploitant cyniquement les indigènes qu'il a soumis.

Dans *Apocalypse Now*, Coppola transpose le récit de Conrad dans le cadre de la guerre du Viêt Nam. Le colonel Kurtz (rôle principal interprété par Marlon Brando), officier des Bécards Verts perdus dans la jungle, s'est transformé en maître absolu d'une tribu de montagnards laotiens sur laquelle il fait régner la terreur la plus inique. Le mot *apocalypse* prend ici le sens de *violence déchaînée*.

*Le Septième Sceau* (1956), le terrible chef-d'œuvre d'Ingmar Bergman emprunte son titre au septième et dernier sceau du *Livre de l'Apocalypse*, dont l'ouverture est censée nous

**révéler les secrets divins que ce livre renferme. Mais la lecture des chapitres qui suivent ne nous révélera que des apparitions de bêtes terrifiantes et d'apocalyptiques cataclysmes. (Ap, 8, 1 – 13, 18) Il n'y a rien là qui soit propre à nous rassurer et capable de répondre aux douloureuses interrogations que nous nous posons à propos du sens de la condition humaine.**

**Le film de Bergman met en scène le chevalier Antonius Blok et Jons, son écuyer. Revenant des croisades, ils traversent une Europe ravagée par la peste. Ils croisent une procession de flagellants espérant chasser le fléau au moyen des souffrances qu'ils s'infligent, ainsi qu'une jeune sorcière, prisonnière et vouée au bûcher. Alors que Jons ne trouve de réponses que dans un athéisme exaspéré, Antonius espère recevoir une révélation de la Mort qu'il a rencontrée en chemin. Mais la Mort elle-même est d'une désespérante ignorance. Elle se montre incapable d'éclaircir et de déchiffrer les cruelles questions que le chevalier, représentant de l'humanité tout entière, ne cesse de se poser. Mais une famille de forains, Jof, Mia et leur bébé — une Sainte Famille, a-t-on dit —, qui a conservé la faculté de s'émerveiller malgré le désespérant spectacle de la réalité —, représente une fragile lueur qui luit à travers tant d'obscurité.**



L'espérance, à la fin, parviendra-t-elle à triompher ? La danse macabre que mène le chevalier Antonius, revenu en son château, ne nous apporte pas de réponse. Mais il est au moins une chose assurée : *Le Septième Sceau* de Bergman, par les graves et profondes questions qu'il soulève, est l'un des grands chefs-d'œuvre du cinéma du XX<sup>e</sup> siècle.

Il existe des films de moindre importance et de moindre qualité qui exploitent des thèmes que l'on trouve dans le *Livre de l'Apocalypse*. Mentionnons le drame de science-fiction *Holocaust 2000* du cinéaste italien Alberto De Martino qui fut tourné en 1977 et présenté en 2010 ; *Alien 3*, film de science-fiction et d'horreur tourné en 1992 par David Fichner. Ce film inspiré par le *Livre de l'Apocalypse* met en scène des prisonniers retenus sur une planète lointaine qui ont créé une religion, syncrétisme de fondamentalisme chrétien et de millénarisme apocalyptique ; le film *Legion* produit par Scott Charles Stewart en 2010 met en scène une Apocalypse exécutée en notre temps par des anges chargés par Dieu de mettre fin à l'humanité qu'il n'est plus capable de supporter. Il y a des jours où on le comprend !

La télévision ne demeurera pas indifférente et inactive devant la capacité du *Livre de l'Apocalypse* d'inspirer ses scripteurs.

***Supernatural* est une série d'émissions diffusées à la télé américaine et présentées au Québec sous le titre *Surnaturel* à la chaîne Ztélé. Elle en est, au moment où ces lignes sont écrites, à sa onzième saison. Dans les émissions des quatrième et cinquième saisons, l'Apocalypse constituait l'élément principal de l'intrigue. Dans la quatrième, Dean, l'un des plus importants protagonistes, aidé par l'ange Castiel, reçoit la mission d'empêcher la fin du monde de survenir. Dans la cinquième, les choses se compliquent. Dean doit non seulement stopper l'occurrence de l'Apocalypse, mais aussi maîtriser nul autre que Lucifer. Vaste entreprise ! Je ne vous raconte pas tout : il y en aurait pour des heures.**

**L'Apocalypse reparaît pour la sixième saison (diffusée en 2011) dans *Dexter*, une série télévisée, un thriller américain diffusé en 96 épisodes. Le professeur Gellar, expert en théologie, surnommé le Tueur du jugement dernier, espère provoquer la fin du monde par une série de meurtres sordides. Vaine entreprise !**

**Dans la série de science-fiction diffusée à la télévision américaine *The Messengers*, les messagers sont des anges — ou des êtres humains transformés en anges par une déflagration nucléaire —, qui ont reçu la mission**

d'empêcher l'Apocalypse de se produire en arrêtant les quatre cavaliers dévastateurs que l'on sait.

## MUSIQUE

Les messes de *Requiem* comprenaient le *Dies irae*, hymne latin du XIII<sup>e</sup> siècle : *Dies irae, dies illa, solvet saeculum in favilla* (Jour de colère que ce jour-là, où le monde périra dans les flammes). Ces paroles sont inspirées par le *Livre de l'Apocalypse*. Elles accompagnaient jusqu'à récemment les messes de funérailles catholiques. Combien de compositeurs célèbres ont attachés leur nom à la musique du Requiem : Berlioz, Brahms, Britten, Charpentier, Cimarosa, Duruflé, Dvořák, Fauré, Gounod, Haydn, Saint-Saëns, Verdi, Victoria ? Sans compter maints autres compositeurs moins connus. Mais le plus célèbre et le plus émouvant des Requiem est sans doute celui de Mozart, qu'il dicta alors qu'il était à l'article de la mort. Jusqu'à la toute fin de sa vie, Wolfgang Amédée était habité par son impérissable génie.

Au XX<sup>e</sup> siècle, Olivier Messiaen écrira son *Quatuor pour la fin du Temps* qui était inspiré par une citation tirée de l'*Apocalypse de Jean* :

Et je vis un autre ange puissant qui descendait du ciel. Il était vêtu d'une nuée, un arc-en-ciel nimbait son front, son visage était comme le soleil et ses pieds comme des colonnes de feu. Il tenait dans sa main un petit livre ouvert, il posa le pied droit sur la mer et le pied gauche sur la terre.

(Ap, 10, 1 -2)

Ce quatuor était formé d'un assemblage d'instruments peu usuel : une clarinette en si-bémol, un violon, un violoncelle et un piano. La première eut lieu en janvier 1941 dans un Stalag allemand où Messiaen était retenu prisonnier.

Dans le domaine de la musique dite populaire, le *Livre de l'Apocalypse* est une source d'inspiration à laquelle les interprètes se plaisent à revenir. Par exemple, le chanteur de rock 'n roll Bob Marley se référera fréquemment dans ses chansons à ce livre, notamment dans son célèbre *Redemption Song* et dans *Natural Mystic*, où il évoque les trompettes de la Mort.

Aphrodite's Child est un groupe grec de rock progressif (puisant à plusieurs sources : jazz, blues, musique classique) actif à la fin des années 60 et aujourd'hui dissous, qui, à plusieurs reprises, s'est inspiré du *Livre de l'Apocalypse*, en particulier dans deux albums et une anthologie respectivement intitulés *End of*

*the World* (Fin du monde), *666* et *Babylon the Great* (la Grande Babylone).

Iron Maiden est un groupe heavy metal britannique. Leur nom se réfère à un instrument de torture médiéval. À cause de la mise en scène dont il s'entoure, du look décadent qu'il se donne, et parce qu'il a fait appel à des écrits bibliques, dont l'*Apocalypse de Jean* et d'autres textes apocalyptiques, on a reproché à ce groupe de verser dans le satanisme, ce dont il s'est ardemment défendu. Citons les titres de chansons et d'albums qui suivent pour comprendre la diversité des sources auxquelles ils s'abreuvent : *The Prodigal Son* (Le fils prodigue), *Purgatory*, *Lucifer*, *Lord of the Flies* (Le Seigneur des mouches) — ce nom est la traduction littérale du mot hébreu Belzébuth —, *The Number of the Beast* (Le Nombre de la Bête), *Revelations* (c'est le nom que porte en anglais le *Livre de l'Apocalypse*), *Moonchild* (L'enfant de la Lune) évoquent les sept sceaux qui cachent les secrets de l'avenir, ainsi que Babylone, la prostituée écarlate.

Les allusions à l'histoire et à la littérature dans les titres et les contenus de leurs chansons sont nombreuses et très diversifiées. Citons *The Evil*

*that Men Do* (Jules César de Shakespeare), *Phantom of the Opera* (roman de Gaston Leroux), *Murders on the Rue Morgue* (Edgar Allan Poe), *The Trooper* (*La Charge de la Brigade légère* de Lord Tennyson), *The Rime of the Ancient Mariner* (*La Complainte du vieux marin* de Coleridge), *The Sign of the Cross* (*Le Nom de la Rose* d'Umberto Eco), *Lord of the Flies* (*Le Seigneur des mouches*, roman de William Golding), *Brave New World* (*Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley), *The Loneliness of the long distance runner* (*La solitude du coureur de fond* d'Alan Sillitoe), *The Edge of Darkness* (*Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad), *Flight of Icarus*\_(mythe de Dédale et Icare), *Gengis Khan* et *Alexander the Great* (personnages historiques), *The Ides of March* (assassinat de Jules César), *Montsegur* (bûchers des Cathares), *The Pilgrim* (les pèlerins du *Mayflower*), *Aces High* (bataille d'Angleterre durant la II<sup>e</sup> Guerre mondiale), *Longest Day* (débarquement de Normandie), *Brighter than a Thousand Suns* (bombe atomique sur Hiroshima), *Paschendale* (I<sup>ère</sup> Guerre mondiale), *For the Greater Good of God* (Les Croisades), *Empire of the Clouds* (chute du dirigeable R101)

*Saviour Machine* est un groupe californien de musique rock, mais d'inspiration chrétienne,

puisant même au répertoire de la musique classique, formé en 1989 et aujourd'hui dissous. Ils ont produit en tout sept albums, dont cinq furent produits en studio et les deux autres enregistrés en direct. Les thèmes dont ils traitent portent sur la guerre, la mort, les prophéties et les révélations divines, en particulier quand elles traitent de la fin du monde. L'audace des paroles de leurs chansons provoquera des critiques amères dans les groupes religieux conservateurs, telles qu'elles conduiront les membres de la *Saviour Machine* à la dissolution.

*Avenged Sevenfold* est un groupe heavy metal américain créé en 1999, qui, après s'être contenté de produire de monotones et bruyants grattements de guitares, daignera protéger les oreilles des personnes qui les écoutent en leur offrant des airs dignes de recevoir le nom de mélodies. Ils ont produit huit albums qui se vendirent à quelque huit millions de copies. Le nom qu'ils se sont donné évoque l'épisode biblique du meurtre d'Abel par Caïn. La Bible, et en particulier le *Livre de l'Apocalypse*, les inspire fortement. Voyez les titres de certains de leurs albums et de leur chants et vous en serez convaincus : *Sounding the Seventh Trumpet* (Au son de la septième trompette), *Waking the Fallen*:

***Resurrected* (Éveiller ceux qui sont morts, les Ressuscités), *City of Evil*, (La Cité du mal), *The Beast and the Harlot* (La Bête et la Prostituée)**

On a rapproché les écrits apocalyptiques de la Bible de textes provenant de la mythologie scandinave qui prédisent une fin du monde cataclysmique, où périront les principaux dieux, les géants et les êtres humains. Ces événements sont décrits dans le *Ragnarök* (Consommation du destin des Puissances). Ce nom réapparaîtra un peu partout dans le monde scandinave actuel (et même ailleurs). Un groupe *black metal* norvégien contemporain prendra ce nom. Le Ragnarok Festival réunit annuellement en Allemagne depuis une dizaine d'années des groupes de musique rock. Sans doute à cause de l'exotisme de ce nom, des groupes américains l'emprunteront. C'est aussi le titre d'une nouvelle de l'écrivain argentin Jorge Luis Borges. Soulignons aussi qu'une série de bandes dessinées et de *mangas* (dessins japonais) de genre *fantasy* portent ce nom. En particulier, le manga *X* des CLAMP (un groupe de dessinatrices japonaises) est une retranscription de ce que pourrait être l'apocalypse si elle se produisait de nos jours.



Bref, la descendance du livre de l'*Apocalypse de Jean* est en vérité innombrable, et elle s'est insinuée dans tous les lieux, dans tous les genres et à tous les niveaux de la culture. Il serait faux de penser que l'indifférence religieuse qui imprégnerait la pensée contemporaine a cessé d'inspirer l'imaginaire des créateurs actuels.

## **DU BON USAGE DU LIVRE DE L'APOCALYPSE DE JEAN**

Nous l'avons répété : le texte de l'*Apocalypse de Jean* est semé de pièges exégétiques, et risque facilement d'égarer les personnes candides et peu prévenues qui en abordent la lecture sans préparation. Ce qui s'est sans cesse passé depuis sa rédaction à la fin du I<sup>er</sup> siècle. Le premier de ces pièges consiste à penser que ce texte doit être lu littéralement, et que les prédictions qui s'y trouvent sont appelées à se produire dans un avenir prochain (ou éloigné) telles qu'elles sont décrites. Combien de chefs d'Églises et de sectes se sont égarés avec leurs ouailles dans les labyrinthes de la déraison, en leur laissant prévoir des fins du monde qui ne se sont jamais produites. Nous avons vu que

**l'irresponsable gouvernement Harper, qui sévissait depuis près de dix ans à la tête de notre pays, s'était laissé égarer par les faux présages et les interprétations égarées de ces mauvais prophètes envers les divagations desquels il s'était montré accueillant. C'est l'une des raisons pour lesquelles — nous le répétons —, ce gouvernement s'est montré gravement injuste et biaisé dans sa manière de penser et d'analyser le conflit israélo-palestinien.**

**Pour juger correctement la signification et la valeur des écrits apocalyptiques, et surtout celle de l'*Apocalypse selon Jean*, il faut placer ces textes à l'intérieur d'un genre littéraire particulier répandu dans des espaces culturels qui s'étendaient de l'Égypte à la Perse, et qui s'implanta fermement dans le monde judéen après son retour de l'Exil à Babylone que ses élites avaient subi, mais dont elles avaient en même temps culturellement bénéficié.**

**Ces peuples, tout comme nous le sommes, étaient préoccupés par la connaissance des arcanes du futur et craignaient — l'inconnu fait peur —, les dangers, assurés ou hypothétiques, que cet avenir recélait. Pour parvenir à percer cet avenir et ses incertitudes deux moyens, qui ne sont pas complètement disjoints, s'offraient à**

eux : la magie et l'imaginaire. C'est ici que les prophètes interviendront ; ils prétendront être les porte-parole de YaHWeH, ce qui garantira, pour ceux qui les croiront, la véracité de leurs propos. Quant aux autres, les prophètes des autres peuples, les devins et devineresses d'Israël et d'ailleurs, seront condamnés par la Loi de Moïse :

Il ne se trouvera chez toi personne [...] pour consulter les oracles, pratiquer l'incantation, la divination, les enchantements et les charmes, interroger les revenants et les esprits ou consulter les morts. Car tout homme qui fait ces choses est une abomination aux yeux de YaHWeH ton Dieu et c'est à cause de ces abominations que YaHWeH ton Dieu chasse ces nations devant toi. (*De*, 18, 10 - 12)

Les prophètes certifiés par les livres canoniques de la Bible, tant ceux qui ne laissèrent aucun écrit, comme Élie et Élisée, que les quatre grands comme les douze petits, seront exonérés de ce type de condamnations ; ce qui ne garantira en rien la justesse de leurs prédictions. Il en sera de même des prédictions que l'on trouvera sous la plume de Paul et celles que les évangélistes placeront dans la bouche de Jésus, ainsi que des propos prophétiques énoncés dans l'*Apocalypse de Jean*.

L'auteur, dans un style et un genre littéraire empruntés à une riche tradition, s'adresse aux

sept églises d'Asie qui, comme l'ensemble de la naissante chrétienté, sont au même moment persécutées par les mesures répressives de l'empereur Dioclétien. Voulant leur donner courage, l'auteur commence, paradoxalement, par décrire un avenir traversé de cataclysmes terrifiants qui, à la suite de ce temps d'épreuves, se terminera par un *happy ending* consolateur. Il suffit d'avoir la patience d'attendre ces mille ans qui doivent s'écouler entre le temps de la Bête et l'ouverture du Septième Sceau. *Patience dans l'azur*, comme l'écrivait Paul Valéry, *chaque atome de silence est la promesse d'un fruit mûr*. L'Histoire nous l'apprend, avec l'alternance de ses grands et vagues moments d'espérance et de désillusion.

Le nombre *sept* prend souvent dans les écrits bibliques une valeur symbolique. L'auteur voulait sans doute en s'adressant à ces sept communautés qu'unissait la ville d'Éphèse adresser ce message réconfortant à l'ensemble des chrétiens dispersés à travers l'Empire, et pourquoi pas, à l'ensemble des chrétiens à venir, appelés à subir en leurs temps les pénibles épreuves de la vie d'ici-bas.

Je viens d'utiliser l'adjectif *symbolique*. Ce mot est, dans les circonstances, plus que pertinent,

car il convient, si l'on entend faire bon usage de sa raison en entreprenant la lecture de ce livre, de se garder des errances auxquelles trop de lecteurs se sont prêtés en le prenant à la lettre, mais de percevoir tout au contraire que le genre apocalyptique repose sur une symbolisation de l'avenir, une symbolisation fécondée et guidée par l'imagination créatrice de l'auteur, autrement dit de le lire comme on le fait de toute œuvre littéraire. Alors éclateront aux yeux des lecteurs et lectrices éblouis l'audacieuse richesse des images, la virtuosité du style, la hardiesse des propos. Voilà le fil conducteur par lequel votre esprit doit se laisser entraîner ; point n'est besoin d'autres ivresses et d'autres égarements que ceux que provoque la lecture d'un écrit de haute qualité. Le *Livre de l'Apocalypse*, c'est le *Star Wars* de l'Antiquité. En mieux. La littérature vous invite une fois encore à vous laisser emporter par ses enchantements. Le livre posé, vous vous replongerez dans le simple apaisement de la réalité, mais vous aurez connu une ivresse qui ne vous laissera pas l'abrutissement d'un lendemain de veille ; et la folie que vous aurez côtoyée ne vous conduira pas à la clinique psychiatrique la plus rapprochée. Ainsi soit-il !

La chronologie à venir du *Livre de l'Apocalypse* a ouvert la porte à une doctrine à laquelle fut donné le nom de *millénarisme*. Car ce texte obscur, qui n'a rien de logiquement rigoureux, a donné lieu à diverses interprétations que l'on peut regrouper sous deux en-têtes dont les natures et les durées sont bien différentes : dans l'une, les événements qui mèneront à la fin du monde sont susceptibles de se produire dans un temps rapproché du moment où le livre fut rédigé — c'est celle qu'avait privilégiée l'Église primitive —, dans l'autre, ces événements sont liés à des durées longues. Car il est dit au chapitre 20 de *l'Apocalypse* qu'après une période de tribulations, Satan serait enchaîné durant mille ans pendant lesquels le Christ régnerait avec les élus. Après cette période, Satan délivré poursuivrait pour un temps ses nuisibles entreprises, qui se termineraient par la fin du monde et le règne définitif de Dieu. En somme, quelle que soit l'interprétation qu'on lui donne, le *Livre de l'Apocalypse* nous apprend que l'histoire du monde, après toutes les épreuves qui l'auront traversée, se terminera par une fin heureuse, tout au moins pour ceux qui l'auront méritée.

Déjà, de nombreux textes de l'Ancien Testament, comme les livres d'Isaïe et de Daniel, contenaient des visions qui alimenteront les croyances millénaristes, gardant fréquemment une invraisemblable connotation utopiste. Lactance, précepteur du fils de l'empereur Constantin, évoquera un avenir où « le vin coulera dans les ruisseaux et les bêtes ne se nourriront plus de sang.» Augustin, à qui ces perspectives paraissaient plus charnelles que spirituelles, proposera que le chapitre 20 du *Livre de l'Apocalypse* soit lu suivant une interprétation plutôt symbolique que littérale.

Néanmoins, l'exégèse augustinienne n'empêchera pas le second type d'interprétation de resurgir périodiquement. Au XII<sup>e</sup> siècle, le millénarisme revint en force sous la plume d'un moine calabrais, nommé Joachim de Flore. Il annonçait le temps de l'Esprit, où triomphera l'« intelligence spirituelle », qui succédait au temps du Fils : durée qui s'était écoulée depuis la naissance de Jésus, et le temps du Père, celui de la Loi mosaïque. Il annonçait qu'après une Église hiérarchique, riche et puissante, viendrait une Église monastique, humble et dépouillée, où régneraient les pauvres et les petits, autrement dit une Église conforme au message

**évangélique. Des siècles plus tard, Joachim sera loué par des penseurs comme Hegel, Comte, Michelet et le marxiste Ernst Bloch.**

**On a vu dans le marxisme et dans ses promesses de lendemains qui chantent, et dans le III<sup>e</sup> Reich nazi des formes laïcisées d'utopies millénaristes. Aux États-Unis, à la suite de sectes protestantes nées en Grande-Bretagne, le millénarisme trouvera des disciples accueillants chez les mormons, les Adventistes du septième jour et les Témoins de Jéhovah. La doctrine du New Age et l'Ère du Verseau qui lui est associée, forment un patchwork spirituel où le traditionnel millénarisme est parvenu à se loger. Bref, le millénarisme et ses utopies ne sont pas prêts de se taire.**